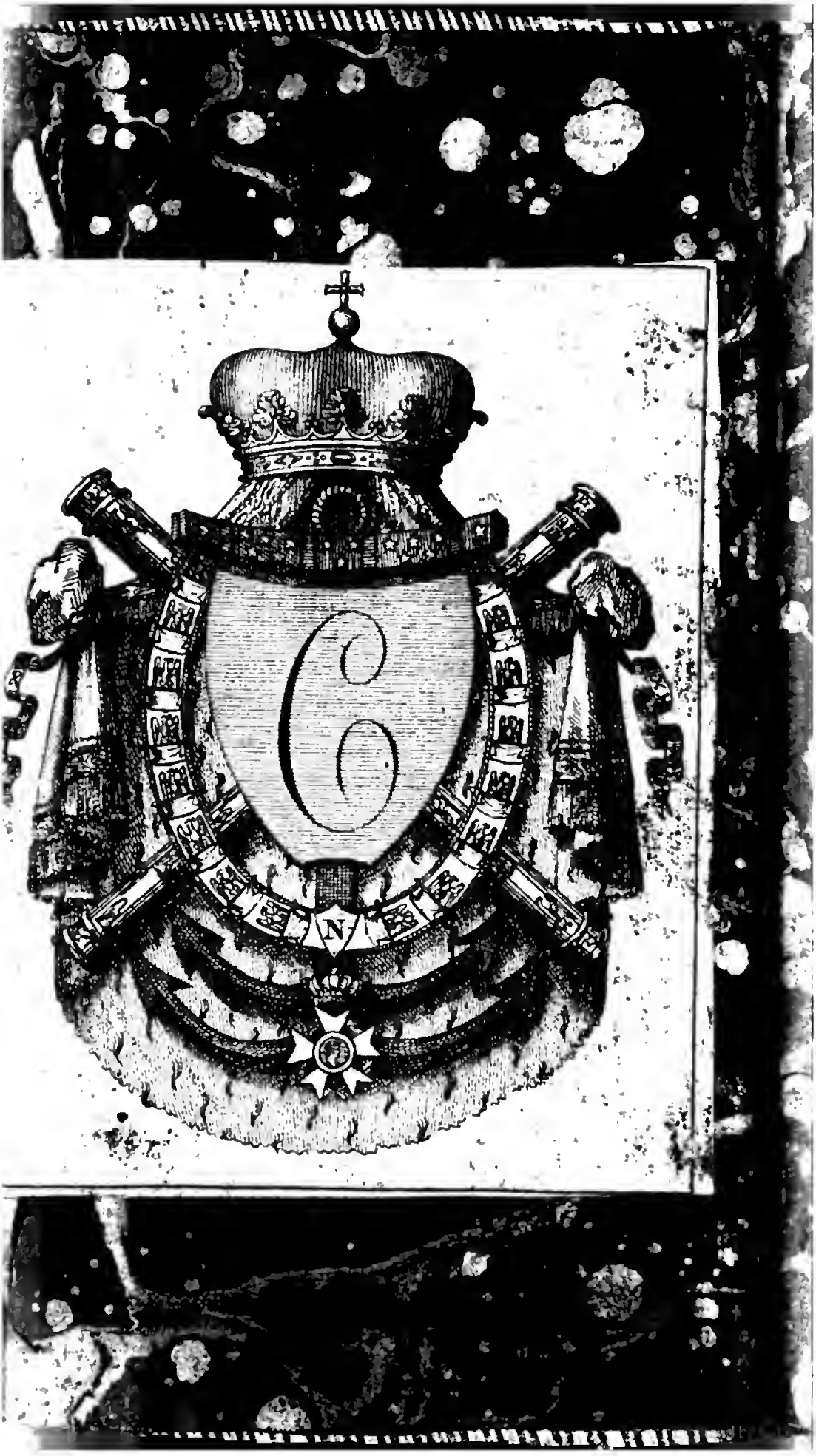
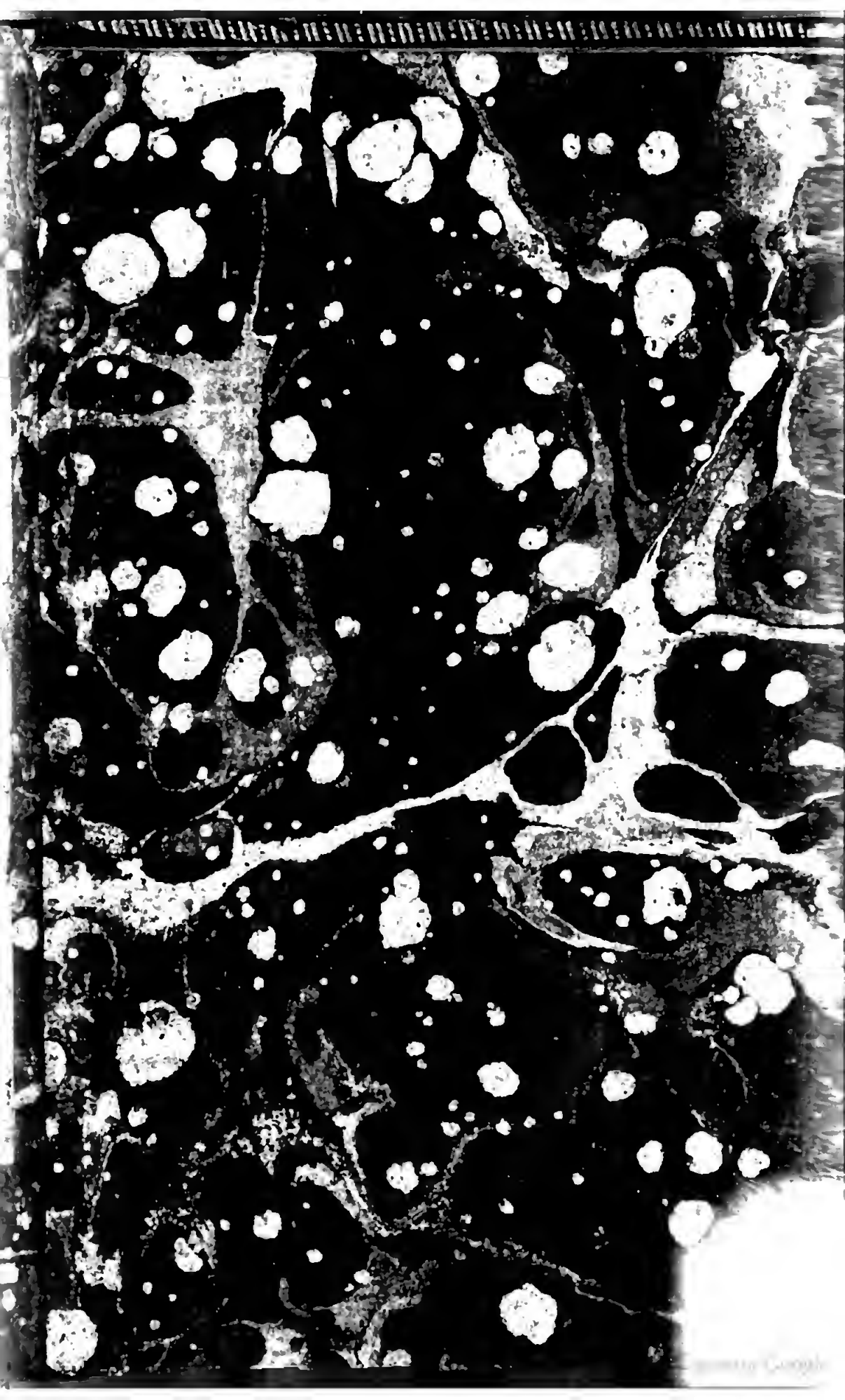




Palat. LX1 122

# BIBLIOTHÈQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES DAMES.

*Seconde Classe :*

## HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. pour l'année entière, ou trois liv. 12 s. pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

SEPTIÈME LIVRAISON.

SBN

# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES DAMES.

## *HISTOIRE.*

TOME TROISIÈME.

*A PARIS,*

Rue d'Anjou, la seconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

1785.

# BIBLIOTHÈQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES DAMES.
## *HISTOIRE ANCIENNE.*
## LIVRE TROISIÈME.
### CHAPITRE PREMIER.
*Partage qui ſe fait de l'empire d'Alexandre.*

ALEXANDRE avoit eu de Barſine, veuve de Memnon de Rhodes, un fils qu'on nommoit Hercule. Il laiſſoit un frère, Aridée, prince imbécille qu'il avoit toujours mené avec lui, & Roxane étoit groſſe.

Les principaux officiers, s'étant assemblés pour délibérer sur le choix d'un maître, donnèrent la couronne à Aridée, qui prit le nom de Philippe; & ils arrêtèrent que l'enfant qui naîtroit de Roxane, si c'étoit un garçon, la partageroit avec lui. Quelque tems après, cette princesse accoucha d'un fils, qu'on nomma Alexandre, & qui fut reconnu pour roi, comme on en étoit convenu.

Jaloux les uns des autres, les généraux n'avoient pu se résoudre à donner l'empire à un d'eux, & à choisir un maître parmi ceux à qui ils se croyoient égaux. Leurs suffrages ne s'étoient réunis sur un imbécille & sur un enfant, que

parce que, ſous de pareils chefs, ils conſervoient toutes leurs eſpérances; chacun ſe flattoit d'avoir le tems de prendre les meſures convenables à ſes deſſeins.

Les moins ambitieux projettoient de s'établir ſouverains dans quelque province; d'autres ne mettoient à leur ambition que les bornes mêmes de l'empire. Tel étoit Perdicas. On le regardoit comme le tuteur des princes: la régence qu'on lui avoit confiée, lui donnoit beaucoup d'autorité; & Alexandre paroiſſoit l'avoir déſigné pour ſon ſucceſſeur, parce qu'en mourant il lui avoit laiſſé ſon anneau.

Il lui importoit d'écarter & de

diviſer les principaux chefs de l'armée. Dans cette vue, il diviſa l'empire en trente-trois gouvernemens, qu'il diſtribua aux généraux. Chacun partit pour ſa province, bien déterminé à ſe rendre indépendant; & Perdicas ſe propoſoit de les ſubjuguer les uns après les autres.

Les révolutions de la Grèce intéreſſent; on eſt étonné de la rapidité des conquêtes d'Alexandre; mais on a de la peine à donner ſon attention à l'hiſtoire de ſes ſucceſſeurs. Cependant c'eſt un grand théâtre qui s'ouvre; les ſcènes s'y multiplient, & les cataſtrophes y ſont fréquentes. Pourquoi donc l'hiſtoire devient-elle moins inté-

reſſante, que lorſqu'il ne s'agiſſoit que du ſort d'Athènes & de Lacédémone ?

Ce n'eſt pas toujours par la grandeur qu'un objet nous attache. Toutes choſes d'ailleurs égales, un tableau trop grand plaît moins, préciſément parce qu'il eſt trop grand ; car étant alors diſproportionné à notre vue, nous n'en ſaurions ſaiſir l'enſemble. Or, l'intérêt ne peut naître, lorſque nous ne voyons pas à la fois toutes les parties qui doivent concourir à le produire. Que ſeroit-ce, ſi chaque morceau du tableau offroit une action différente ; des ſcènes, qui n'auroient point de rapport les unes aux autres ; des intérêts ſépa-

rés ou contraires ; & des crimes de toutes parts ? Tel eſt le ſpectacle que nous donne cette partie de l'hiſtoire. Ajoutons encore que la multitude des concurrens, qui déchirent l'empire d'Alexandre, jette une confuſion qu'il eſt difficile de diſſiper, & qui même ne mérite pas qu'on la diſſipe. C'eſt un chaos qui ne paroît ſe débrouiller, que pour faire voir des forfaits.

Dans la Grèce, c'eſt ſur des peuples que les regards ſe ſont fixés. Le développement de l'eſprit humain, les progrès du gouvernement, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, une fermentation générale qui dirige ou tend à diriger tout vers le bien com-

mun, de grandes vertus, de grands talens, des révolutions où les peuples mêmes ſont les principaux acteurs : voilà les objets qui attachent ; ils ſont beaux & intéreſſans.

De l'autre côté, il n'y a ni peuple, ni patrie, & nous dirions preſque ni vertu, ni talent : mais au contraire deux rois, l'un imbécille, l'autre enfant, un régent qui affiche la ſcélérateſſe, pluſieurs ſouverains qui n'ont pour titres que l'audace. Ce n'eſt que trahiſon, meurtres, aſſaſſinats ; & les jeux funèbres, qu'on prépare à Alexandre, ſont le maſſacre de toute ſa famille.

Au milieu de toutes ces révolu-

tions, les peuples ſont comptés pour rien; les provinces conquiſes & reconquiſes ſe dépeuplent pour changer de maîtres. Ce ſont toujours les mêmes vices, toujours les mêmes forfaits; & l'hiſtoire difforme & hideuſe de ces tems n'offre que des hommes nés pour le malheur des nations.

Il y a néanmoins une exception à faire. Parmi ces gouverneurs, Ptolémée, fils de Lagus, Macédonien de baſſe naiſſance, eut l'Egypte en partage. Il s'éleva par ſon mérite, & fut un des généraux d'Alexandre, dès le commencement de la guerre contre les Perſes. Pendant que les autres gouverneurs ſe faiſoient des guerres

continuelles, il ſe conduiſit avec aſſez de prudence pour prendre peu de part à leurs différens. Il affermit ſon autorité; & il fit le bonheur de ſes peuples.

A peine étoit-il établi, que Perdicas, le regardant comme le plus grand obſtacle à ſon ambition, marcha contre lui. Mais il fut repouſſé, & ayant eu l'imprudence de mécontenter ſes troupes, elles ſe révoltèrent, lui ôtèrent la vie, & ſe donnèrent au gouverneur d'Egypte.

Ptolémée, aſſez ſage pour juger que la régence étoit une place orageuſe, & qu'elle pouvoit nuire au plan qu'il s'étoit fait, n'en voulut point, & il la fit donner à Ari-

dée & à Pithon. Bientôt après Eurydice, femme de Philippe, voulant s'arroger toute l'autorité, les nouveaux régens se démirent, & Antipater prit leur place. Alors on procéda à un nouveau partage des provinces, & la Babylonie fut donnée à Séléucus, qui jusques-là n'avoit point eu de gouvernement. On n'osa rien entreprendre sur l'Egypte.

On déclara la guerre à Eumène, gouverneur de Cappadoce, sous prétexte qu'il avoit pris les armes pour Perdicas. C'étoit un homme sans naissance, mais d'un grand mérite, & inviolablement attaché à la famille d'Alexandre. Voilà ce qui le rendit odieux à ses collégues. Il fut trahi & livré à Antigone, qui le fit mourir.

Antigone avoit dans ſon gouvernement la grande Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie & la Lydie. Se trouvant par la mort d'Eumène, en état de diſputer l'empire de l'Aſie, il dépouilla pluſieurs gouverneurs par force ou par trahiſon, & Séléucus, forcé d'abandonner Babylone, ſe réfugia en Egypte.

Séléucus étoit ami de Ptolémée, & méritoit de l'être. Il en obtint des ſecours qui le rétablirent dans ſon gouvernement. Les Babyloniens le reçurent avec de grandes acclamations. Aimé des peuples, il ſe vit bientôt à la tête d'une armée, & en état de ſe ſoutenir contre ſes ennemis. Son entrée dans Babylone après une victoire devint une

ère commune à preſque toutes les nations de l'Aſie. C'eſt ce qu'on nomme *l'ère des Séléucides*.

Cependant la guerre continue. Démétrius, fils d'Antigone, remporte un avantage ſur Ptolémée dans un combat naval. Antigone & Démétrius, fiers de ce ſuccès, prennent le titre de roi, & Ptolémée le prend à leur exemple.

Alors Ptolémée & Séléucus formèrent contre Antigone & Démétrius une ligue avec Caſſandre & Lyſimaque, le premier, gouverneur de Macédoine, & le ſecond, de Thrace. Vainqueurs dans les plaines d'Ipſus, où Antigone perdit la vie, ils partagèrent entr'eux l'empire. Ptolémée eut l'Egypte, la

Libye, l'Arabie, la Céleſyrie & la Paleſtine; Caſſandre, la Macédoine & la Grèce; Lyſimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces par-delà l'Helleſpont; Séléucus, tout le reſte de l'Aſie, juſqu'au-delà de l'empire de l'Euphrate, ou juſqu'au fleuve Indus. Ce partage de l'empire d'Alexandre fut fait vingt-trois ans après la mort de ce conquérant.

L'amour & le reſpect, que Séléucus inſpiroit aux peuples, ne contribua pas peu à ſes ſuccès. Il fit fleurir ſon empire, & l'embellit d'un grand nombre de villes. Mais ſes ſucceſſeurs, foibles, lâches ou cruels, ne ſurent pas conſerver d'auſſi vaſtes états. Les Parthes,

qui leur enlevèrent les provinces orientales, pouſsèrent leurs conquêtes juſqu'à l'Euphrate. Les rois de Bithynie, de Pergame, de Pont & de Cappadoce partagèrent entr'eux l'Aſie mineure. Enfin les Séléucides ſemblèrent conſpirer eux-mêmes à leur propre deſtruction. Ils ſe firent des guerres ſi cruelles, que les Syriens renoncèrent à leur domination, & donnèrent la couronne à Tigrane, roi d'Arménie. C'eſt ſur celui-ci que Pompée en fit la conquête, & la Syrie devint une province romaine. L'empire des Séléucides a duré 248 ans.

L'Egypte fut très-floriſſante ſous le premier Ptolémée, ſurnommé Soter. Ce prince favoriſa les arts

& les ſciences : il attira dans ſes états les hommes de talens, & il fut fondateur de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie. Sous ſon règne les Egyptiens furent peut-être plus heureux, qu'ils ne l'avoient été dans ces tems reculés, dont les hiſtoriens parlent avec exagération. Etant avancé en âge, il abdiqua, & remit le ſceptre entre les mains de Ptolémée Philadelphe, fils de Bérénice, à l'excluſion de Ptolémée Céraunus, fils d'Eurydice ſa première femme. Il mourut peu après, dans un âge avancé.

On ne ſauroit aſſez applaudir au choix de ce ſage monarque, car on retrouva dans Philadelphe les talens & les vertus du père. Il mou-

rut dans la trente-neuvième année de ſon règne, & dans la ſoixante-quatrième de ſon âge.

L'Egypte fut encore heureuſe & floriſſante ſous Ptolomée Evergete, dont le règne fut de vingt-quatre à vingt-cinq ans. C'eſt la chevelure de Bérénice, ſa ſœur & ſa femme, qu'il a plu aux Aſtronomes de placer dans le ciel. Arrêtons-nous à ce troiſième roi, parce que tous les autres ont été des monſtres ou des princes fort mépriſables. Les Lagides ont conſervé la couronne d'Egypte juſqu'à la mort de Cléopatre, c'eſt-à-dire, pendant deux cens quatre-vingt-douze ans.

Nous venons d'indiquer ce qu'il

y a de plus intéreſſant dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, hors de la Grèce. Dans l'eſpace d'environ trois cens ans, voilà quatre bons rois, un en Syrie & trois en Egypte. On ſe fait un plaiſir de lire les détails de leurs règnes; mais leurs ſucceſſeurs donnent de l'ennui ou de l'indignation; on verra que la vie d'un ſouverain n'intéreſſe, qu'autant qu'elle tient au bonheur d'un peuple.

Il a fallu d'abord jetter un coup d'œil rapide ſur l'Aſie, afin de nous débarraſſer de toute cette partie de l'hiſtoire. Il eſt tems de revenir à la Grèce, qui nous offrira des révolutions plus intéreſſantes & plus inſtructives.

A la nouvelle de la mort d'Alexandre, les Athéniens ſe livrèrent à une joie immodérée, & les orateurs crièrent à la liberté. Démoſthène, quoiqu'exilé (*a*), engagea pluſieurs républiques à ſe joindre à celle d'Athènes, & raſſembla une flotte de deux cens

(1) Harpalus un des capitaines d'Alexandre, ayant diſſipé une partie des tréſors, dont la garde lui avoit été confiée, s'enfuit à Athènes avec des richeſſes immenſes. Comme le peuple, dans la crainte de déplaire à Alexandre, ne vouloit pas le recevoir, il acheta les orateurs qui voulurent ſe vendre; & Démoſthène fut du nombre, tant les honnêtes gens étoient rares dans cette république. Mais Harpalus fut obligé de ſe retirer, & Démoſthène fut banni.

quarante galères. Lacédémone, ſoumiſe depuis la victoire d'Antipater, ne voulut point entrer dans cette aſſociation.

Il étoit facile de prévoir qu'il naîtroit bientôt des diſſentions parmi les gouverneurs de l'empire. Pouvoit-on penſer qu'ils ſe ſoumettroient à un roi imbécille, à un enfant, ou à un régent qu'ils regardoient comme leur égal? Le moment, où la guerre alloit s'allumer, n'étoit donc pas loin, & c'eût été pour les Grecs une circonſtance favorable au recouvrement de leur liberté. Il falloit attendre; c'étoit le ſentiment de Phocion; mais Démoſthène prévalut. Il conſeilloit ſouvent la guerre,

ſans ſonger au moyen de la faire avec ſuccès.

Démoſthène général des Athéniens remporta une victoire, qui fit dire à Phocion : *je voudrois avoir gagné cette bataille, mais je ſerois honteux de l'avoir conſeillée.* Il prévoyoit ce qui arriva. Antipater reçut des ſecours ; il vainquit, & les Athéniens firent tomber leur colère ſur ceux qui avoient conſeillé de prendre les armes.

La paix ſe fit, & Antipater en dicta les articles. Les principaux étoient que les Athéniens lui livreroient Démoſthène ; qu'ils recevroient garniſon dans le fort de Munichia, qu'outre les frais de la guerre, ils payeroient une amende ;

& que les charges ſeroient données aux riches citoyens. Démoſthène, ne pouvant échapper aux pourſuites d'Antipater, s'empoiſonna.

Démoſthène, lâche dans les combats, ſe donne la mort; & Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'avoit affrontée avec témérité. Tous deux avoient donc du courage. Mais ni l'un ni l'autre n'étoit véritablement courageux; car il y a de la puſillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable; & il y a de la lâcheté à fuir, comme Démoſthène, un danger où l'on s'eſt expoſé par choix, & où l'on a entraîné les autres.

Alexandre étoit plutôt hardi &

téméraire que courageux. Sa hardieſſe fut l'effet du ſentiment de ſa ſupériorité dans l'art militaire, & ſa témérité fut un de ſes premiers ſuccès. Le deſir de ce qu'il appelloit la gloire donna ſur-tout un grand eſſor à ſon ame. On ſait ce qu'il dit dans une occaſion : *qu'il m'en coûte, Athéniens, pour être loué de vous !* Voilà les motifs qui le ſoutenoient dans les dangers ; mais contre la mort, les louanges des Athéniens, ſes ſuccès, ſes talens ne pouvoient rien ; & il fut effrayé.

Dans la tribune, Démoſthène avoit la hardieſſe de dire au peuple des vérités capables de le ſoulever contre lui. D'abord le ſen-

timent de ſa ſupériorité la lui donne ; bientôt les ſuccès l'augmentent ; enfin l'ambition de gouverner l'aveugle ſur les dangers qu'il couroit. Mais dans un combat, il ſent ſa foibleſſe, & il fuit. Cependant la mort n'étoit pas ce qu'il craignoit le plus ; il ſe tue pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi.

Le vrai courage eſt une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craignoit pas des périls ſemblables à ceux qu'il avoit ſurmontés, & qu'il ſe flattoit de ſurmonter encore ; il craignoit la mort qu'il n'avoit jamais enviſagée de ſang froid, & dont il ſembloit qu'il croyoit ſe garantir, quand il vou-

loit paſſer pour un dieu. Démoſthène n'eût pas fui, s'il ſe fût ſenti les talens d'un capitaine, comme il ſe ſentoit ceux d'un orateur : au contraire, il eût affronté l'ennemi, comme il affrontoit le peuple.

L'ambition & la jalouſie diviſoient déjà les gouverneurs que Perdicas avoit établis dans les provinces, lorſque le nouveau partage, fait par Antipater, fit naître de nouvelles diſſentions. Il fallut armer pour enlever les gouvernemens : il fallut armer pour les défendre, & on arma de toutes parts. Voilà la conjoncture que les Grecs devoient attendre. Alors recherchés par les différens partis, ils auroient pu trouver leur ſalut dans les troubles : c'eſt

c'eſt donc pour avoir voulu ſecouer le joug avant le tems, que leur pays devint un des théâtres de la guerre. Soumis à toutes les révolutions de l'empire, il fut ſucceſſivement la proie de pluſieurs vainqueurs qui ſe l'arrachèrent tour-à-tour.

En faiſant un nouveau partage, Antipater n'avoit eu d'autre vue que de jetter de nouvelles ſemences de diviſions, & de ſe mettre par ce moyen à l'abri de toute entrepriſe de la part des autres gouverneurs. Quand il les eut armés les uns contre les autres, il repaſſa en Europe avec les deux rois; s'occupant bien moins de la régence que de la Macédoine, &

ſacrifiant à ſes intérêts tous ceux qui juſques-là avoient été attachés à la famille d'Alexandre. Mais la même année, la mort l'arrêta dans le cours de ſes projets.

Antipater avoit laiſſé la Macédoine & la régence à Polyſperchon, vieux capitaine; Caſſandre ſon fils, regardoit cette diſpoſition comme une injuſtice qui lui étoit faite. Sans argent néanmoins & ſans ſoldats, parce que juſqu'alors il n'avoit eu que des emplois ſubalternes, il lui étoit impoſſible de rien entreprendre par lui-même. Dans cette ſituation il eut recours à Antigone, qui avoit trop d'ambition pour ne pas ſentir combien il lui importoit de ſuſciter des af-

faires aux autres gouverneurs. Antigone accorda donc ſes ſecours à Caſſandre, & il envoya en Grèce une armée commandée par Nicanor.

Cependant Polyſperchon, pour s'attacher les peuples de la Grèce, avoit publié au nom des deux rois un décret par lequel toutes les villes étoient rétablies dans leur ancienne liberté, & il avoit écrit en particulier aux Athéniens qu'il aboliſſoit l'oligarchie, & qu'il rendoit à tous les citoyens, ſans exception, le droit d'être admis aux charges. Ces précautions furent inutiles. Nicanor, qui arriva ſur ces entrefaites, ſe rendit maître du Pirée, & mit une garniſon dans la citadelle de Munichia.

A la ſollicitation de Phocion, Nicanor, au lieu d'appeſantir le joug, parut chercher à faire aimer ſon gouvernement. Il donna des fêtes, des ſpectacles, & les Athéniens ſe croyoient heureux. Mais Alexandre, fils de Polyſperchon, étant arrivé dans l'Attique avec une armée, le peuple crut avoir recouvré la liberté qu'on lui promettoit. Il ſe ſouleva contre ceux qui avoient favoriſé l'oligarchie : il les condamna à mort ; & le vertueux Phocion, un des grands hommes qu'Athènes ait produits, ſubit lui-même cette ſentence. Les Athéniens, toujours capables de remords comme d'inhumanité, élevèrent quelque tems après une ſta-

tue à ce citoyen, & punirent ceux qui les avoient portés à le condamner.

Caſſandre vient au ſecours de Nicanor. Il favoriſe l'oligarchie dans la vue de s'attacher les riches citoyens; il force Polyſperchon à ſe retirer dans le Péloponèſe; il ſoumet les Athéniens, & leur laiſſe pour les gouverner Démétrius de Phalère de la famille de Conon. Ce magiſtrat ſe conduiſit avec tant de ſageſſe, qu'on prétend que les Athéniens n'ont jamais été plus heureux, que pendant les dix années qu'a duré ſon adminiſtration. Ils lui élevèrent trois cens ſoixante ſtatues.

On peut juger quels étoient les

troubles de la Grèce, livrée tour-à-tour à différens maîtres, qui changeoient continuellement la forme du gouvernement. Jamais les exils, les proſcriptions, les aſſaſſinats ne furent plus communs. Olympias, mère d'Alexandre le Grand, retirée en Epire pendant la régence d'Antipater, fut invitée par Polyſperchon à revenir en Macédoine. A peine s'y crut-elle affermie, qu'elle fit périr Philippe & Eurydice. Et elle-même bientôt aſſiégée dans Pydna, où elle ne pouvoit recevoir les ſecours de Polyſperchon, fut obligée de ſe livrer à Caſſandre qui la fit aſſaſſiner.

Le jeune Alexandre & ſa mère Roxane étoient dans le château

d'Amphipolis, où Caſſandre les avoit enfermés, lorſque les Macédoniens commencèrent à demander qu'on leur montrât ce prince & qu'on le mît à la tête des affaires. Caſſandre fit mourir ſecrètement la mère & le fils.

Alors Polyſperchon, qu'il avoit chaſſé de Macédoine, & qui commandoit dans le Péloponèſe, fit venir de Pergame, Hercule, fils de Barſine; & déclarant qu'il en vouloit faire valoir les droits, il marcha & parut vouloir engager les Macédoniens à le reconnoître. Mais ayant eu une entrevue avec Caſſandre, ils convinrent enſemble d'immoler encore à leur ambition Hercule & Barſine, & ils les

immolèrent. Par-là, Caſſandre compta s'aſſurer la Macédoine, & Polyſperchon ſe crut ſouverain du Péloponèſe.

Il ne reſtoit plus de la famille d'Alexandre que deux ſœurs de ce prince; Cléopatre, veuve d'Alexandre, roi d'Epire, & Theſſalonice, femme de Caſſandre. La première, qui faiſoit ſa réſidence à Sardes depuis pluſieurs années, ſe voyant traitée avec peu d'égard par Antigone maître de la Lydie, s'étoit rendue aux invitations de Ptolémée qui lui offroit un aſyle; & elle étoit partie pour l'Egypte, lorſque le gouverneur de Sardes l'arrêta, la ramena, & bientôt après la fit mourir ſecrètement.

Theſſalonice étoit deſtinée à une fin plus funeſte encore. C'eſt dans le cours de ces horreurs qu'Antigone, qui avoit lui-même ordonné le meurtre de Cléopatre, étendoit ſa puiſſance en Aſie, diſpoſoit des gouvernemens; & que Séléucus, après avoir été forcé d'abandonner Babylone, y rentroit victorieux.

Caſſandre, Polyſperchon & Ptolémée, ligués contre Antigone, ne négligeoient rien pour lui fermer la Grèce, où ils avoient aboli la démocratie. Il étoit donc de la politique d'Antigone de ſe déclarer le protecteur de la liberté des peuples. En conſéquence, il chargea Démétrius Poliorcète, c'eſt-à-

dire, preneur des villes, de chaſſer de toute la Grèce les garniſons Macédoniennes.

Ce jeune homme, avec de grands vices & de grands talens, eut une ambition égale à celle de ſon père, & des ſuccès plus brillans. Mais pour avoir voulu l'un & l'autre former de trop grands projets, ils devoient échouer tous deux.

Démétrius Poliorcète ſe rendit maître du Pirée ſans réſiſtance, chaſſa la garniſon qui étoit dans Munichia, raſa ce fort, & rétablit la démocratie. C'étoit l'homme qu'il falloit aux Athéniens. Ils lui prodiguèrent les noms de libérateur, de ſauveur; ils le reçurent

avec toutes les cérémonies qui s'obſervoient, lorſqu'on portoit les ſtatues de Cérès & de Bacchus ; ils arrêtèrent qu'on répéteroit les mêmes cérémonies, toutes les fois qu'il rentreroit dans la ville ; ils le mirent au rang des dieux, lui offrirent des victimes, lui conſacrèrent des prêtres.

Alors Démétrius de Phalère fut obligé de ſe retirer, & les Athéniens renverſèrent toutes les ſtatues qu'ils lui avoient élevées. Quelque tems après, la cour de Ptolémée Soter lui offrit un aſyle ; il mourut ſous le règne de Philadelphe. Il a été un des beaux génies de ſon ſiècle.

A peine Démétrius Poliorcète eut

rendu la liberté aux Athéniens, qu'il fut obligé de s'abſenter, & Athènes retomba ſous la puiſſance de Caſſandre. Auſſi-tôt il vole au ſecours de cette république, la délivre une ſeconde fois, & les Athéniens ne ſachant plus quelles marques de reconnoiſſance ils pouvoient lui donner, imaginèrent de le loger dans le temple de Minerve. Cependant, lorſqu'après la bataille d'Ipſus il voulut ſe retirer dans leur ville, comme dans l'aſyle dont il ſe croyoit le plus aſſuré, on refuſa de le recevoir. Quel peuple! On l'aime, on le hait; on l'eſtime, on le mépriſe; mais enfin ſon hiſtoire inſtruit & intéreſſe encore plus qu'aucune autre.

Tel

Tel étoit en général l'état de la Grèce, vers l'an 301 avant J. C. lorſque des débris de l'empire d'Alexandre il ſe forma quatre monarchies.

## CHAPITRE II.

### *Juſqu'à la conquête de la Grèce par les Romains.*

APRÈS la bataille d'Ipſus il reſtoit à Démétrius l'iſle de Chypre, Tyr & Sidon, pluſieurs autres villes en Grèce & en Aſie, & une flotte. Quelque tems après, il acquit la Cilicie, qu'il enleva à Pliſtarque, frère de Caſſandre. Elle avoit été donnée à celui-ci lors du partage de l'empire.

Quand il crut avoir pourvu à la ſûreté de ſes différentes poſſeſſions, il tourna ſes armes contre les Athéniens, les aſſiégea pendant un an, les força à lui ouvrir leurs portes, leur pardonna, & devint encore leur idole. Il porta enſuite la guerre dans la Laconie, & ayant défait les Lacédémoniens à deux repriſes, il ſe regardoit comme maître de leur ville, lorſqu'il ſe vit tout-à-coup dépouillé de tous ſes états, à la réſerve d'Athènes & de quelques villes du Péloponèſe. Lyſimaque, Séléucus & Ptolémée lui avoient enlevé tout ce qu'il poſſédoit hors de la Grèce. Dans cette conjoncture une couronne s'offre à lui.

Caſſandre étoit mort, & avoit laiſſé trois fils, Philippe, Antipater & Alexandre. Le premier qui lui ſuccéda, mourut dans l'année; & après lui ſes deux frères régnèrent enſemble pendant trois ans, mais ſans pouvoir s'accorder. Theſſalonice, s'étant déclarée pour Alexandre, qui étoit le plus jeune, fut poignardée par Antipater même; & Alexandre qui fut chaſſé, demanda des ſecours à Pyrrhus & à Démétrius.

Pyrrhus étoit roi des Epirotes & des Moloſſes. Ces peuples s'étoient révoltés contre Eacide, ſon père, & l'avoient chaſſé de ſes états. Encore enfant, Pyrrhus n'échappa aux ſéditieux que par le zèle de

deux ſujets fidèles, qui le portèrent en Illyrie, où le roi Glaucias le fit élever avec ſes fils ; & dans la douzième année de ſon âge il monta ſur le trône de ſes pères par le ſecours de ce roi généreux, qui le protégea contre les trahiſons de Caſſandre. Il y avoit cinq ans qu'il regnoit, & il ſe croyoit affermi, lorſqu'étant allé en Illyrie aux nôces d'un des fils de Glaucias, les Moloſſes profitèrent de ſon abſence pour donner la couronne à Néoptolème. Alors il ſe retira auprès de Démétrius, ſon beau-frère. Il étoit avec lui à la bataille d'Ipſus, & il alla en Egypte pour lui ſervir d'ôtage. Il réuſſit ſi bien dans cette cour, que Ptolémée lui donna

des troupes, & le rétablit dans ſes états. Il réuniſſoit toutes les qualités d'un héros; ambitieux, grand capitaine, il avoit ſur-tout le don de ſe faire aimer des ſoldats. Il deſcendoit d'Achille. Il a été célèbre par la guerre qu'il a faite aux Romains.

Il marcha au ſecours d'Alexandre, & il reconcilia les deux frères; mais pour prix de ce ſervice, il ſe ſaiſit de pluſieurs villes de leur royaume. Sur ces entrefaites, Démétrius étant arrivé, Alexandre, qui craignoit encore quelque nouvelle uſurpation, alla au-devant de lui, le remercia, & le pria de ne pas entrer dans la Macédoine. Démétrius, auſſi diſſimulé que ce

prince, lui rendit toutes les marques d'amitié qu'il en recevoit, & mangea pluſieurs fois avec lui. Offenſé néanmoins, il méditoit une vengeance ; lorſqu'ayant appris qu'Alexandre vouloit l'aſſaſſiner, il le prévint, & le tua lui-même. Alors repréſentant ce prince comme un perfide qu'il avoit dû prévenir, & Antipater comme un monſtre qui avoit trempé les mains dans le ſang de ſa mère, il fut proclamé roi de Macédoine.

Antipater s'enfuit en Thrace auprès de Lyſimaque qui le fit mourir. Il ne reſta donc plus rien de la famille d'Alexandre & de Philippe. Ainſi les forfaits, dont l'ambition de ces deux hommes a été

le principe, ont fait le malheur de leur maiſon, comme celui des peuples.

Maître de la Macédoine, de la Theſſalie, d'une grande partie du Péloponèſe, & des villes d'Athènes & de Mégare, Démétrius projettoit de recouvrer les états, qu'Antigone ſon père avoit eus en Aſie. Il levoit à cet effet une armée de cent mille hommes, & il équipoit une flotte de cent vaiſſeaux.

Au bruit de cet armement, Séléucus, Ptolémée, Lyſimaque & Pyrrhus ſe réunirent; & les deux derniers ayant fait une invaſion en Macédoine, Pyrrhus ſe ſaiſit de Bérée, place conſidérable,

où il fit un grand nombre de prisonniers. Aussi-tôt Démétrius quitta la Grèce, où il faisoit ses préparatifs pour l'expédition d'Asie; mais les Macédoniens, à qui il s'étoit rendu mépriſable par son faste, refusèrent de le suivre contre Pyrrhus qu'ils estimoient. Ils se soulevèrent, ils passèrent dans le camp du roi d'Epire; & Démétrius abandonné de ses troupes, ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguisement.

Il ne put pas néanmoins renoncer encore à ses projets. Il leva dix mille hommes, & il alla tenter fortune en Asie, laissant à son fils Antigone les villes qui lui restoient dans la Grèce. Il enleva plusieurs places à Lysimaque dans la

Carie & dans la Lydie : il les abandonna auſſitôt qu'Agathocle, fils de Lyſimaque, parut à la tête d'une armée ; & paſſant delà dans les provinces de Séléucus, il fut une ſeconde fois abandonné de ſes troupes. Forcé pour lors de ſe livrer à ſon ennemi, il en obtint tout ce qu'il pouvoit déſirer, à la liberté près. Il s'accommoda d'une vie, où tous ſes projets ſe bornoient à chercher des plaiſirs qu'on ne lui refuſoit pas ; & trois ans après il mourut de ſes débauches. Jamais prince n'a été plus que lui le jouet de la fortune.

Après la fuite de Démétrius, les Athéniens avoient révoqué tous les décrets, que la flatterie leur avoit

arrachés pour ce prince inquiet. Cependant parce qu'ils le craignoient encore, ils appellèrent Pyrrhus. Ce roi ſe rendit à leur invitation. Il parut ſenſible à leur confiance, & il ſe retira en leur donnant ce conſeil : SI VOUS ETES SAGES, NE RECEVEZ JAMAIS DE ROIS CHEZ VOUS.

Quoique les Macédoniens lui euſſent donné la couronne, Lyſimaque, qui étoit à la tête d'une armée, voulut avoir part à la dépouille de Démétrius, & Pyrrhus fut obligé de lui en céder une partie. Bientôt après, pendant qu'il étoit occupé à ſoumettre les villes qu'Antigone conſervoit dans la Grèce, Lyſimaque lui enleva toute la Macédoine.

Lyſimaque, & Agathocle ſon fils, avoient épouſé deux filles de Ptolémée Soter : le premier, Arſinoé, & le ſecond, Lyſandra. Arſinoé, dans le deſſein de faire paſſer la couronne ſur la tête d'un de ſes fils, accuſa Agathocle de vouloir attenter à la vie de ſon père. Lyſimaque, trop crédule, fit mourir ſon fils.

Lyſandra ſe réfugia à la cour de Syrie avec ſon frère, Ptolémée Céraunus, qui l'avoit accompagnée en Macédoine. Pluſieurs grands du royaume s'y retirèrent également, & ils engagèrent Séléucus à déclarer la guerre à Lyſimaque. Celui-ci perdit la bataille & la vie.

Séleucus s'applaudiſſoit d'avoir ſurvécu à tous les capitaines d'Alexandre, & de ſe voir roi de Macédoine ſa patrie. Il ne prévoyoit pas qu'il devoit encore être immolé aux mânes de ce conquérant. Cependant Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits, le poignarda.

Maître de la Macédoine par cet aſſaſſinat, ce ſcélérat, pour écarter tout concurrent, feignit d'être amoureux de ſa ſœur Arſinoé; & après l'avoir épouſée, il fit égorger dans ſes bras deux fils qu'elle avoit eus de Lyſimaque, ſon premier mari, & la relégua dans la Samothrace. Il ne jouit pas long-tems du fruit de ſes for-

faits : car les Gaulois ayant fait une irruption dans ſes états, il fut battu, fait priſonnier & mis en pièces.

Pendant ces révolutions, commença le royaume de Pergame, ſous l'eunuque Philétérus. Par la mort de Lyſimaque il reſta maître de cette ville dont il étoit gouverneur, & il la laiſſa à Humène I, qui défit Antiochus, & lui enleva pluſieurs places.

On voit combien étoient foibles les monarchies élevées ſur les débris de l'empire d'Alexandre ! Si elles étoient grandes, elles n'avoient qu'une puiſſance apparente. Gouvernées par des princes plus inquiets encore qu'ambitieux, elles

ne pouvoient s'affermir. On diroit qu'elles étoient ſans forces contre tout ennemi qui les attaque ; & elles furent continuellement expoſées à de nouvelles révolutions. Ces vices ſe perpétuèrent. Elles s'affoiblirent, par conſéquent, d'âge en âge ; & parce que la même foibleſſe leur étoit commune à toutes, aucun de leurs monarques ne les réduiſit toutes ſous ſa domination. Les guerres, qu'elles ſe firent, ſans être avantageuſes à aucune, les épuisèrent toutes également ; & l'on prévoit qu'elles devoient être ſubjuguées les unes après les autres, s'il s'élevoit quelque part une puiſſance qui ſût vaincre.

Après la mort de Céraunus, les Macédoniens dans l'eſpace de trois à quatre mois élurent deux rois & les dépoſèrent. Ils étoient livrés à l'anarchie, lorſqu'un ſimple particulier, nommé Soſthène, forma un corps de troupes, tomba ſur les Gaulois, en tua un grand nombre, força le reſte à ſe retirer, & refuſa la couronne qu'il méritoit. Il n'accepta que le titre de général.

L'année ſuivante, d'autres Gaulois, qui s'étoient d'abord jettés ſur la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie, entrèrent dans l'Illyrie qu'ils ravagèrent, & vinrent auſſi fondre ſur la Macédoine. Soſthène, accablé par le nombre, périt dans

un combat, & les barbares avancèrent juſqu'aux Thermopyles.

Les Grecs répétèrent la même faute qu'ils avoient faite lors de l'invaſion de Xercès, & les Gaulois pénétrèrent par le même chemin que les Perſes. Ils alloient piller le temple de Delphes, quand un orage, qui répandit parmi eux l'effroi & le déſordre, prépara leur défaite. Brennus leur chef mourut de ſes bleſſures, ou ſe tua de déſeſpoir, & ceux qui échappèrent périrent dans la retraite. Les Grecs combattirent avec d'autant plus de courage, qu'ils crurent que les dieux avoient armé pour la défenſe du temple. Vers ce tems un autre corps de Gaulois s'établit dans

cette partie de l'Asie mineure, qui a été nommée Gallo-Grèce, ou Galatie.

Après la mort de Sosthène, Antiochus, fils de Séléucus, voulut d'abord faire valoir ses droits sur la Macédoine, & il les abandonna presqu'aussi-tôt à Antigone Gonatas, que les Macédoniens avoient reconnu. Ce monarque, ayant défait un reste de Gaulois qui ravageoient la Thrace, s'occupoit à rétablir l'ordre, lorsque Pyrrhus, qui venoit de faire la guerre aux Romains, le vainquit, & lui enleva la couronne. Il la recouvra, quand ce prince eut été tué dans Argos qu'il vouloit surprendre; & quelque tems après, il fut obligé

de la céder encore à Alexandre, fils de Pyrrhus, pour qui les Macédoniens ſe déclarèrent. Alors indigné de l'inconſtance & de l'ingratitude de ce peuple, qu'il gouvernoit avec humanité, il ſe propoſa de ne plus penſer au trône.

Ce prince jouiſſoit dans la Grèce d'une grande conſidération. Sa conduite ſage & modérée lui avoit même attaché pluſieurs républiques. Il eſt vrai que ſa puiſſance, qui par-là croiſſoit tous les jours, avoit armé contre lui les Athéniens & les Lacédémoniens; mais ces peuples, en lui déclarant la guerre, avoient contribué à ſa gloire.

Son fils, Démétrius, jeune encore & par conſéquent plus am-

bitieux, vit toutes les reſſources de ſon père. Il avoit cette bravoure qui attache le ſoldat. Il leva une armée, & ayant chaſſé Alexandre de la Macédoine & de l'Epire, il remit ſon père ſur le trône.

Ce ſont les malheurs qui font les grands princes. Antigone avoit préſens tous ceux de ſes ayeux. C'eſt pourquoi il eut des talens & des vertus. A ces titres, il mérita la couronne.

Depuis Alexandre le Grand, la Grèce aſſervie paroît ſans force. Elle ſuccombe ſous les révolutions qui ſe ſuccèdent, & on oublie qu'elle a été libre. La liberté néanmoins va renaître chez un peuple, qui

auparavant étoit à peine connu. Ce ſont les Achéens.

Dans ces tems où toutes les villes de la Grèce conſpiroient contre la tyrannie, Patras, Dyme, Trité, Phare, Egium & quelques autres avoient armé pour la liberté commune; & ayant chaſſé leurs tyrans, elles formèrent une aſſociation qui avoit pour baſe une égalité parfaite.

Chacune ſe gouvernoit par ſes loix & par ſes magiſtrats, & les affaires générales ſe traitoient dans un ſénat qui s'aſſembloit deux fois l'année à Egium, & qui étoit compoſé des députés de toutes les villes.

L'ancienneté ou la puiſſance ne

donnoit point de prérogatives. Aucune ne pouvoit traiter ſeule avec l'étranger : toutes s'étoient engagées à ne point quitter les armes, tant que quelqu'une des villes aſſociées ſeroit expoſée à tomber en ſervitude.

Deux préteurs, qu'on changeoit chaque année, préſidoient au ſénat, le convoquoient extraordinairement, quand les circonſtances le demandoient; & ils étoient les dépoſitaires de l'autorité, tout le tems que ce corps n'étoit pas aſſemblé.

Telle fut la république des Achéens dès ſon origine. Elle ne ſongeoit pas à ſe rendre redoutable, & elle ſe fit reſpecter par la

ſageſſe de ſon gouvernement. Plus d'une fois elle fut l'arbitre des différens qui s'élevoient chez les autres peuples. Cependant elle étoit une des plus foibles puiſſances de la Grèce.

Les circonſtances ſeules donnèrent des loix à cette ſage république. Elle n'eut pas beſoin d'un Lycurgue ; ſa ſituation lui en tint lieu. De toutes les villes des Achéens, on n'en auroit pas fait une médiocre ; & elles étoient ſituées le long d'une côte qui étoit pauvre, & qui ne pouvoit s'enrichir, parce qu'elle étoit ſans ports & ſans abris. Ainſi donc cette république étoit par ſa ſituation, ce que Lacédémone étoit par les loix de Lycurgue.

Juſqu'aux ſucceſſeurs d'Alexandre, les Achéens ne s'étoient preſque pas reſſentis des révolutions de la Grèce. Sans richeſſes & ſans ambition, rien ne pouvoit inviter leurs voiſins à prendre les armes contr'eux, & ils ſe faiſoient reſpecter par leur ſageſſe & par leur modération. Philippe ne changea rien à leurs loix, ni Alexandre. Mais dans la ſuite, pluſieurs villes de l'Achaïe reçurent garniſon de Polyſperchon, de Démétrius Poliorcète, de Caſſandre, d'Antigone Gonatas. Les autres furent aſſervies par des tyrans, & l'ancienne aſſociation ne ſubſiſta plus.

Juſqu'alors les Etoliens n'avoient pris aucune part aux affaires de

la Grèce. Sans loix, ils conſervoient cet eſprit de brigandage, autrefois commun à tous les peuples de cette contrée ; & à juger d'eux par les mœurs, on auroit dit qu'ils vivoient ſous un ciel étranger. Cependant ils n'avoient pas encore oſé porter le dégât chez les Grecs. Les troubles les enhardirent ; ils voulurent profiter des diviſions de leurs voiſins ; & ils commencèrent à faire des incurſions dans le Péloponèſe.

A cette occaſion, Dyme, Patras, Tritée & Phare, étant plus expoſées aux inſultes des Etoliens, renouvellèrent leur ancienne aſſociation, ſur le même plan que nous venons d'expoſer. Ces quatre villes ayant

ayant donné l'exemple, les Tégéens, les Cariniens, les Bouviens, & pluſieurs autres peuples du Péloponèſe, ſecouèrent le joug de la tyrannie, & ſe joignirent à elles. Ce furent là les commencemens de la nouvelle république des Achéens : ils répondent au tems où Séléucus armoit contre Lyſimaque.

C'étoit un vice dans la conſtitution de cette république d'avoir plus d'un chef; car la méſintelligence des deux préteurs, leurs différens caractères, ou ſeulement leur différente manière de voir pouvoient mettre au moins beaucoup de lenteur dans toutes les opérations. On le ſentit, & on ne créa

plus qu'un préteur. Peu de tems après, les Achéens trouvèrent un chef digne de les gouverner.

Un jeune homme de vingt ans, Aratus, délivra Sicyone, ſa patrie, de la tyrannie de Nicoclès, & l'aſſocia à la ligue des Achéens. Huit ans après, ſes talens l'élevèrent à la préture, & rendirent cette magiſtrature en quelque ſorte perpétuelle entre ſes mains. Dès la première année qu'il fut en charge, il enleva Corinthe au roi de Macédoine, qui fut tout auſſi-tôt abandonnée des Mégariens, des Thézéniens, des Epidauriens, & tous ces peuples entrèrent dans la ligue des Achéens. Antigone Gonatas, âgé de plus de quatre-vingts

ans, ne put réſiſter au chagrin que lui donnèrent toutes ces défections; il mourut l'année ſuivante. Démétrius, qui lui ſuccéda, règna dix ans : c'eſt un règne dont les détails ſont très-confus.

Nous avons vu des républiques ambitionner la liberté pour en jouir à l'excluſion de toute autre. Nous venons de voir le chemin du trône s'ouvrir à l'audace, à la trahiſon, aux forfaits. Ici un ſpectacle tout différent va s'offrir. C'eſt un peuple qui prend les armes pour faire régner les loix & la vertu. Ennemi de la tyrannie, il vole au ſecours des villes aſſervies. Il prodigue ſes richeſſes, ſon ſang pour les affranchir. Il n'exige aucun dé-

dommagement ; il ne veut que les aſſocier à ſon bonheur. C'eſt ainſi que la république des Achéens s'accrut, & devint plus puiſſante d'un jour à l'autre ; & c'eſt ainſi qu'il eſt beau de dominer.

Il ne faut qu'un homme pour faire un grand peuple, & Aratus étoit cet homme. Jamais citoyen ne fut plus fait pour gouverner. Aux lumières, il joignoit la probité, le déſintéreſſement, l'amour du bien public, la haine des tyrans, en un mot, toutes les vertus qu'une république peut deſirer dans un citoyen. Il avoit encore preſque tous les talens qu'elle cherche dans ceux qu'elle élève aux magiſtratures. Actif, vigilant, élo-

quent, adroit à manier les paſſions, fécond en reſſources, il démêloit toujours le meilleur parti; il ſaiſiſſoit toujours le moment d'agir; & comme il ſavoit maintenir l'union parmi les peuples confédérés, il ſavoit auſſi ſe rendre redoutable aux ennemis, & les faire concourir à ſes vues.

Il avoit néanmoins un défaut. A la tête d'une armée, il n'étoit qu'un général médiocre. Quoiqu'il eût du courage, & qu'il en eût donné des preuves par la hardieſſe & le ſuccès de pluſieurs entrepriſes; cependant, au milieu d'un combat, il ſe troubloit, les facultés de ſon ame étoient ſuſpendues, & on ne retrouvoit plus en lui le

grand homme. Le lecteur en eſt fâché ; mais ce qui doit augmenter notre eſtime & notre intérêt pour lui, c'eſt qu'il connoiſſoit ſa foibleſſe & l'avouoit.

La république d'Achaïe étoit par ſa conſtitution peu propre à ſoutenir une guerre offenſive. Malgré l'aſſociation, c'étoit dans le fond une multitude de corps ſéparés, qui ne pouvoient pas avoir ce concert & cette activité néceſſaire pour s'étendre par la voie des conquêtes. Cette république ne pouvoit donc guère s'accroître que par le concours volontaire des villes, qui déſireroient d'entrer dans l'aſſociation. Aratus, connoiſſant le foible de ce gouvernement, comme il

connoiſſoit le ſien propre, tourna toutes ſes vues vers la paix, & ne parut appliqué qu'à contenir l'enthouſiaſme, que les premiers ſuccès pouvoient donner aux Achéens.

Il trouvoit un obſtacle à ſes projets dans la jalouſie d'Athènes & de Lacédémone. Ces deux villes, où le nom de la liberté avoit ſi fort retenti, n'en vouloient pas devoir la choſe aux Achéens; & les Athéniens refusèrent de ſeconder les efforts d'Aratus, qui vouloit les délivrer de la ſervitude des rois de Macédoine. Ils ſe couronnèrent même de fleurs ſur le faux bruit de ſa mort. Bientôt après, ils le virent arriver avec une ar-

mée, & ils eurent recours à ſa clémence. Ce ne fut qu'à la mort de Démétrius qu'il les affranchit tout-à-fait.

Il ſemble que les Achéens ne pouvoient pas avoir d'ennemi plus redoutable que le roi de Macédoine, qui croyoit avoir des droits ſur pluſieurs de leurs villes. Les rois de Syrie & d'Egypte ne formoient pas de pareilles prétentions. Ils voyoient au contraire avec plaiſir s'élever dans le Péloponèſe une barrière à l'ambition d'un ſouverain, qui regardoit comme à lui toutes les conquêtes d'Alexandre, parce qu'il étoit ſur le trône que ce prince avoit d'abord occupé. Il étoit donc de leur intérêt de ſou-

tenir cette republique, & Aratus s'en fit des alliés.

Cet appui n'étoit pas ſolide. Si on ſuppoſe que les rois agiſſent toujours conformément à leurs intérêts, on eſt bientôt démenti par l'hiſtoire : ils ne ſont que trop ſouvent aveugles par foibleſſe, par caprice ou par humeur. Cette reſſource n'étoit donc que momentanée : mais c'étoit la ſeule, & tout ce qu'un politique peut faire de mieux, c'eſt de prendre ſon parti ſuivant les circonſtances.

Cependant il ne ſuffiſoit pas aux Achéens d'avoir pris des précautions contre la Macédoine ; il s'éleva bientôt un ennemi plus à craindre. C'eſt ainſi que les plus

grands politiques ſont en défaut. La ſituation embarraſſante dans laquelle Aratus ſe trouva, fut l'effet d'une révolution qui ſurvint à Lacédémone.

Lorſqu'Aratus fut fait préteur, Agis IV venoit de monter ſur le trône de Sparte. Ce prince, conſidérant les progrès que la corruption avoit faits depuis Lyſandre, & touché des déſordres qui en naiſſoient, ſe propoſa de ramener les anciennes mœurs, en faiſant revivre les loix de Lycurgue. Ce projet, qui devoit ſoulever les riches, avoit beſoin d'être préparé de loin ſecrètement & avec adreſſe. Agis échoua par la trahiſon d'un éphore, auquel il avoit donné ſa confiance,

& Léonidas, ſon collègue, le fit lui-même condamner à mort.

Cléomène III, fils de Léonidas, monta ſur le trône, l'année d'après, & réſolut d'exécuter le projet de réforme, auquel ſon père s'étoit ſi fort oppoſé. Ce ne fut pas, comme Agis, par amour pour la vertu qu'il s'engagea dans cette entrepriſe, ce fut uniquement par ambition : il ne ſe propoſa de ruïner les riches, que dans la vue de s'attacher les pauvres. Une pareille révolution ne pouvoit pas ſe faire ſans violence. Cléomène chercha donc à s'attacher une partie des troupes ; la guerre lui en fournit l'occaſion.

Pour former une ſeule ligue de

tous les peuples du Péloponèſe, il ne manquoit aux Achéens, que les Lacédémoniens, les Eléens & une partie des Arcadiens. Aratus, voulant tous les réunir de gré ou de force, entra ſur les terres de ces derniers, & fut repouſſé par Cléomène, qui lui enleva pluſieurs villes.

Les Spartiates, qui ne demandoient que l'humiliation des Achéens, firent de plus grands préparatifs pour la campagne ſuivante; & Cléomène, chargé de lever une nouvelle armée, ſaiſit cette occaſion d'emmener avec lui tous ceux qui pouvoient mettre quelqu'obſtacle à ſes projets. Son deſſein étoit de ne les pas ramener.

ner. Les ayant donc laiſſés en garniſon dans l'Arcadie, il revint à Sparte avec un corps de troupes étrangères. En approchant, il communiqua ſon projet à des perſonnes dont il étoit aſſuré, & auſſitôt qu'il fut arrivé, il fit maſſacrer les éphores, ceux qui en prirent la défenſe, & il bannit tout ce qui lui étoit contraire.

Alors il aſſemble le peuple, ſe dépouille de ſes biens, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, & par-là juſtifie ſes violences aux yeux du peuple.

Cette révolution, qu'Aratus n'avoit pu prévoir, le mit dans la néceſſité de prendre de nouvelles meſures. Il ne pouvoit plus comp-

pter ſur les rois d'Egypte & de Syrie ; parce qu'il importoit peu à ces princes, que ce fuſſent les Spartiates ou les Achéens qui dominaſſent dans le Péloponèſe. D'ailleurs les villes de l'aſſociation commençoient à ſe diviſer. Les Mégalopolitains & les Meſſéniens vouloient l'alliance de la Macédoine ; & ils étoient réſolus à prendre ſeuls ce parti, ſi les Achéens en prenoient un autre. Il falloit donc choiſir entre deux ennemis, entre Cléomène & Antigone Doſon, ſucceſſeur de Démétrius. Le dernier, comme plus éloigné, paroiſſoit moins à craindre. Aratus n'héſita pas, il appella lui-même Antigone.

Antigone étoit frère de Démétrius. Son neveu Philippe, roi de Macédoine, étant trop jeune pour gouverner, il avoit été nommé régent du royaume. Les peuples, enchantés de la ſageſſe de ſon adminiſtration, le forcèrent méme de prendre la couronne : mais il ne l'accepta que pour la conſerver à Philippe, & il donna tous ſes ſoins à l'éducation de ce prince.

Comme il lui importoit de ſaiſir l'occaſion de rentrer dans le Péloponèſe, il ſe rendit aux invitations d'Aratus, & cette guerre ne fut pas longue. Elle ſe termina par la priſe de Sparte, & Cléomène s'enfuit en Egypte. Soit généroſité, ſoit politique, Antigone laiſſa aux

Spartiates leurs loix, leur gouvernement, & les traita plutôt en alliés qu'en ſujets.

Cependant les Illyriens, ayant profité de ſon abſence, avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il marcha contr'eux, il les défit; malheureuſement il ſe rompit, pendant l'action, une veine dans la poitrine, & mourut quelques jours après. Ce prince avoit conçu une grande eſtime pour Aratus.

S'il eſt vrai que les malheurs font les grands rois, c'eſt une conſéquence que la proſpérité faſſe les mauvais. Philippe n'avoit que quinze ans, lorſqu'il ſe vit maître d'un royaume. Il commença bien. Brave,

éloquent, adroit à manier les esprits, il sut se faire aimer. C'étoit le fruit de l'éducation que son oncle lui avoit donnée. Il ne perdit pas ces bonnes qualités, mais il y joignit des vices.

La Macédoine, plus florissante qu'elle ne l'avoit été sous ses ayeux, paroissoit devoir étendre sa domination sur toute la Grèce. Philippe remporta des victoires : il enleva plusieurs places aux Etoliens & aux Eléens : on admiroit sa sagesse, sa modération, ses talens militaires; il avoit déjà la réputation d'un grand capitaine. Cette position étoit dangereuse pour un prince de son âge; il ne sut pas échapper au danger. La confiance

lui fit former des entrepriſes au-deſſus de ſes forces ; & pour réuſſir, il employa la perfidie & le poiſon contre ceux mêmes qui avoient contribué à ſes ſuccès.

On commençoit à remarquer ce changement, lorſqu'à la nouvelle de la victoire de Thraſymene, remportée ſur les Romains par Annibal, Démétrius de Phare lui conſeilla de ſe joindre à ce général, lui promettant la conquête de l'Italie. Ce projet étoit fait pour le ſéduire. Il fit auſſi-tôt la paix avec les Etoliens, équipa une flotte, & ſe mit en mer. Mais il perdit à peine la terre de vue, qu'il revint honteuſement, une frayeur ſubite s'étant emparée de ſon armée. Il

fit enſuite avec Annibal un traité dont il ne tira aucun avantage (1).

Sur ces entrefaites, il s'éleva des diſſentions dans Meſſène. Il y alla ſous prétexte de rétablir la paix, & il ſe fit un plaiſir d'augmenter les troubles. Comme Aratus & ſon fils lui firent des remontrances à ce ſujet, il les fit empoiſonner, ſachant d'ailleurs qu'ils blâmoient ſes injuſtices & ſes débauches. *Voilà le fruit de l'amitié des rois*, dit l'illuſtre Grec,

(1) Nous paſſons rapidement ſur les événemens de ces tems; parce qu'ils appartiennent plus à l'hiſtoire romaine qu'à l'hiſtoire de la Grèce.

en éprouvant l'effet du poiſon. Aratus étoit préteur pour la dix-ſeptième fois.

Il recommença auſſi-tôt la guerre ; mais les Etoliens appellèrent les Romains, qui le défirent, & il fut forcé de ſouſcrire à un traité, par lequel il ſe trouva renfermé dans les bornes de la Macédoine. Il donna ſon fils Démétrius en ôtage. Les Romains ſe déclarèrent alors les protecteurs de la liberté, & en cette qualité, ils entretinrent les diviſions parmi les Grecs.

Philippe conçut de la jalouſie pour Démétrius, qui avoit mérité l'eſtime des Romains ; & ſéduit, par les fauſſes accuſations de Perſée, un autre de ſes fils, il le fit

empoiſonner. Il ne fut pas néanmoins long-tems à reconnoître qu'il avoit été trompé ; & il formoit le projet de faire paſſer la couronne ſur la tête de ſon neveu, fils d'Antigone, lorſqu'il mourut.

Perſée, précipité du trône, orna le triomphe de Paul Emile, & mourut à Albe. Les deux derniers de ſes enfans finirent leurs jours en priſon. L'aîné, Philippe, obtint ſon élargiſſement. Il fit d'abord le métier de tourneur. La beauté de ſon écriture l'éleva dans la ſuite à l'emploi de greffier. On dit qu'il le remplit avec honneur. Ainſi finit celui dont les ancêtres avoient cru que la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre étoit trop

peu pour eux. La Macédoine devint une province romaïne.

A Lacédémone, la race des Héraclides s'étoit éteinte depuis Agéſipolis IV, qui avoit ſuccédé à Cléomène; & cette république étoit livrée à des tyrans. Quant aux Achéens, ils paroiſſoient puiſſans, parce qu'ils avoient dans Philopémen un des grands capitaines que la Grèce ait eu, & ce fut le dernier.

Cependant les Romains, depuis la conquête de la Macédoine, marchoient à grands pas à celle de la Grèce entière, affoibliſſant les Grecs par les Grecs, ſans montrer encore toutes leurs forces. Ils offroient leur médiation pour ter-

miner des troubles qu'ils entretenoient ; ils envoyoient des ambaſſadeurs pour prendre connoiſſance des différens qu'ils ſuſcitoient ; ils ſe faiſoient des partiſans par leurs bienfaits ; ils rempliſſoient les villes de traîtres ; ils tendoient continuellement des pièges ; en un mot, ils ſe conduiſoient comme s'ils n'avoient point eu d'armées.

Cette politique parut aux Achéens une preuve de leur foibleſſe. Ils osèrent mépriſer les Romains ; ils inſultèrent leurs députés ; ils prirent les armes. Métellus fit donc marcher les légions, leur livra bataille & les défit. Sur ces entrefaites, le conſul Mummius vint achever une conquête facile, &

la Grèce fut réduite en province romaine, ſous le nom de province d'Achaïe.

Athènes depuis long-tems étoit ſans conſidération. Elle ne ſavoit que flatter la puiſſance dominante, & par-là elle conſervoit ſa démocratie. Elle avoit été ſecourue des Romains dans une guerre qu'elle eut à ſoutenir contre les Acarnaniens & contre Philippe. Cependant lorſque toute la Grèce étoit ſoumiſe, elle fut aſſez imprudente pour s'allier avec Mithridate. Ariſtion lui fit faire cette démarche ; & ſoutenu du roi de Pont, il en devint le tyran. Sylla fit le ſiège d'Athènes ; il livra cette ville pendant un jour à la fureur des ſol-

dats, & fit périr Ariſtion dans les tourmens. Cette république néanmoins conſerva ſa démocratie : elle eut le titre d'amie & d'alliée des Romains ; & elle devint l'école, où ces hommes qui ne ſavoient encore que conquérir, vinrent apprendre à penſer. Les Athéniens obtinrent en quelque ſorte par leurs talens l'empire que les armes leur avoient enlevé : empire moins orageux, plus juſte, & plus glorieux ſans doute.

# CHAPITRE III.

## *Des Arts de la Grèce.*

ECRASÉE ſous le poids de ſes propres diviſions & de la puiſſance Romaine, la Grèce conſerva une ſorte d'empire, bien honorable ſur ſes vainqueurs. Ses lumières & ſon goût pour les lettres, la philoſophie & les arts, la vengèrent, pour ainſi dire, de ſa défaite, & ſoumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les diſciples des vaincus, & apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Demoſthène, les Platon, les Euripide, &c.

avoient embellie de toutes les graces de leur eſprit. Des orateurs qui charmoient déjà Rome, allèrent puiſer chez les Grecs ce goût fin & délicat, peut-être le plus rare des talens, & ces ſecrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force ; ils allèrent en un mot ſe former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philoſophie, où les Romains les plus diſtingués ſe dépouilloient de leurs préjugés, ils apprenoient à reſpecter les Grecs ; ils rapportoient dans leur patrie leur reconnoiſſance & leur admiration, & Rome rendoit ſon joug plus léger : elle craignoit d'abuſer des droits de la victoire, &, par ſes

bienfaits, diſtinguoit la Grèce des autres provinces qu'elle avoit ſoumiſes. Quelle gloire pour les lettres, d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ſes légiſlateurs, ſes magiſtrats & ſes capitaines n'avoient pu le garantir ! elles ſont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, & ſûres d'être reſpectées, quand il ſe trouvera d'auſſi juſtes appréciateurs du mérite que les Romains.

Ces réflexions judicieuſes nous conduiſent à quelques détails ſur les arts, la littérature, la philoſophie & les ſciences. Ne pouvant approfondir des matières ſi intéreſſantes, tâchons d'en ſaiſir les

premiers principes, & de nous en former une idée juſte. Elles ſont infiniment plus utiles que tous ces récits de guerres, de combats, d'intrigues, de petits changemens, qu'on tire de l'immenſité des choſes humaines, pour en former des bibliothèques où la raiſon ne trouve preſqu'aucun aliment; que tous ces catalogues de noms & de dates entaſſés, dont on accable cruellement la mémoire, ſans donner à l'eſprit les notions les plus importantes. Savoir des mots n'eſt rien; ſavoir des faits indifférens eſt comme rien; ſavoir ce qui intéreſſe l'humanité, c'eſt la vraie ſcience de l'honnête homme.

Les Grecs en acquérant des lu-

mières, connurent bientôt tous les avantages de l'agriculture, pour laquelle ils avoient montré tant d'averſion, lorſqu'ils goûtoient à peine les premiers fruits de la ſociété. C'eſt l'agriculture qui peuple, qui nourrit les états, qui procure les véritables richeſſes : c'eſt d'elle que dépend le bonheur des nations placées dans une terre fertile. L'abondance des productions naturelles attire les autres biens, ou empêche d'en ſentir le beſoin. Les autres biens ne ſont qu'un fardeau ſans les fruits de la terre : on le voit dans la fable de Midas, quelquefois réaliſée par de triſtes expériences. Auſſi des philoſophes de l'antiquité, Xénophon

en particulier, s'attachèrent-ils à cet objet, qu'ils auroient dû approfondir davantage. Leurs enſeignemens ſe bornent à la pratique commune, peut-être la meilleure quand on y donne tous ſes ſoins. Il n'eſt pas néceſſaire de croire, ſur le témoignage de Pline, qu'un grain de blé rendoit ſouvent cent épis en Béotie, & en Egypte, pour être convaincu des reſſources qu'on tire de la terre, bien cultivée. Le plus haut produit en Sicile même, au rapport de Cicéron, étoit de dix pour un.

Le ſol de l'Attique étant mauvais, excepté pour l'olivier que les Athéniens cultivoient ſoigneuſement, ils ſuppléèrent à ce dé-

faut par leurs colonies. Byſance, ſelon Démoſthène, leur fourniſſoit quatre cens mille médimnes de blé par an. Le médimne qu'on évalue à ſix boiſſeaux d'environ vingt livres peſant chacun, ne ſe vendoit que cinq drachmes. Il ſuit delà, & que les eſpèces étoient rares, & qu'on vivoit à très-bon marché. Un bœuf du tems de Solon, ſe vendoit ſeulement cinq drachmes; un cochon trois drachmes, du tems de Socrate. Telle étoit la modicité du prix des choſes néceſſaires à la vie.

Cependant depuis l'expédition de Xercès, Athènes s'adonnoit au commerce. La marine lui en avoit ouvert les canaux, mais il étoit

fort borné. Xénophon dans ſon *Traité des Revenus*, exhorte les Athéniens à ne rien négliger pour le rendre floriſſant ; à favoriſer ceux qui l'exercent, citoyens ou étrangers ; à leur faire même des avances avec les ſûretés convenables, & à leur fournir des vaiſſeaux : il ſuppoſe (ce qui devroit être une règle de gouvernement) que la richeſſe des particuliers fait la richeſſe de l'état : il recommande ſur-tout l'exploitation des mines du pays ; les matières que l'on trouve chez ſoi, & l'induſtrie à les mettre en œuvre, étant le fonds de commerce le plus avantageux.

Nous ne parlons point de Corinthe, ni des colonies commerçantes,

telles que Syracuſe : nous ſavons, en général, qu'elles étoient riches & corrompues. Les modernes ont beaucoup perfectionné la théorie du commerce. On ne peut douter qu'il ne procure aux états de grandes reſſources, quand il eſt dirigé ſur de bons principes. Mais comment a-t-on pu s'imaginer que l'opulence étoit la baſe du bonheur des états? Comment a-t-on pu négliger les mœurs, l'éducation, les loix, & abandonner les citoyens à une funeſte dépravation, pour concentrer la politique dans le cercle étroit des finances? L'hiſtoire fournit mille exemples de nations corrompues par les richeſſes, qui n'ont jamais été plus près de leur

ruine, que lorſqu'elles ſembloient diſpoſer des tréſors de l'univers. Un ſage gouvernement protégera le commerce, tâchera d'améliorer les finances, ſur-tout en y appliquant l'économie; mais il n'oubliera jamais que l'eſſentiel eſt d'avoir de bons citoyens.

Alexandrie, ſous les Ptolémées, devint bientôt floriſſante par le commerce, juſqu'à faire oublier Tyr & Carthage. Un canal de communication, que Philadelphe fit creuſer depuis Coptus à la mer rouge, bordé d'hôtelleries pour la commodité des marchands, attira tout le commerce de l'Aſie méridionale. L'Egypte guérie de ſon ancienne ſuperſtition, aima la mer

autant qu'elle l'avoit abhorrée. On fait monter la marine de Philadelphe à ſix-vingts vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire, & à quatre mille autres navires.

Depuis l'invaſion des Perſes, la marine s'étoit beaucoup perfectionnée. Les vaiſſeaux ou galères conſidérables avoient pluſieurs rangs de rames, & portoient environ deux cens hommes. Nous n'entreprendrons pas d'éclaircir ici les difficultés ſur ces rangs de rames placés obliquement, & quelquefois fort multipliés pour la parade. Nous nous contenterons ſeulement d'obſerver quelques faits concernant la navigation. La flotte d'Alexandre deſcendant l'Indus, arriva à Suſe dix

dix mois après, ayant navigué trois mois ſur le fleuve & ſept ſur la mer de l'Inde, de Patale à Suſe. Juſqu'alors les Grecs n'avoient point connu l'Océan, dont le flux & reflux devint pour eux un ſpectacle étrange. Dans la ſuite le trajet de la côte de Malabar à la mer rouge ſe fit en quarante jours, ſelon Pline. Aſexandre & ſes ſucceſſeurs croyoient que le Pont-Euxin communiquoit à l'Océan. Cette ignorance doit moins nous étonner que les courſes hardies des navigateurs, en un tems où l'on avoit ſi peu de ſecours parmi tant d'obſtacles. Le globe étoit inconnu, & l'on manquoit de guide ſur les mers.

Les Grecs en général, ces grands écrivains qui ont laiſſé tant de précieux monumens de poéſie, d'hiſtoire, d'éloquence, de philoſophie même, ont trop négligé d'écrire ſur des objets de pratique, dont la connoiſſance intéreſſe la ſociété. Combien les modernes leurs ſont ſupérieurs à cet égard ! Que de lumières n'a-t-on pas répandues depuis quelque tems ſur l'agriculture & les arts & le commerce, par des écrits d'autant plus eſtimables qu'ils ont pour but une utilité certaine !

Quand les richeſſes ont amené le goût du luxe chez un peuple induſtrieux, il ne faut qu'un génie puiſſant pour y faire briller les

beaux arts. Périclès les anima tous. Ils continuèrent pendant l'eſpace de deux ſiècles à produire des chef-d'œuvres. L'architecture éleva ces monumens ſuperbes, dont les proportions enchantent les yeux, tandis que les maſſes égyptiennes ne pouvoient que les étonner. Les trois ordres d'architecture grecque, le dorique, l'ionique, & le corinthien, ſubſiſtent comme une règle immuable. L'ordre toſcan eſt groſſier; le compoſite quoique plus orné que le corinthien, eſt moins parfait; les beautés gothiques ne ſont que de brillans défauts. Il a fallu revenir à la noble ſimplicité des anciens, pour égaler ou pour ſurpaſſer leurs ouvrages. Quelles

difficultés ne vainquoient-ils pas ? On ignoroit encore l'uſage des grues au tems de Thucydide.

De ſomptueux édifices ſont une dépenſe ruineuſe pour les états mêmes, ſi l'on n'y procède pas avec une ſage économie. Vitruve rapporte & loue une loi d'Ephèſe qui prévenoit de grands abus en ce genre. L'architecte, avant que d'entreprendre quelque ouvrage public, devoit en déclarer le prix, & engager tous ſes biens. Si la dépenſe n'excédoit point le marché, on le récompenſoit ; ſi elle étoit plus forte d'un quart, le public payoit ce ſurplus ; ſi elle montoit au-delà, c'étoit ſur le compte de l'architecte.

Avant Périclès, la ſculpture n'avoit preſque rien produit que d'informe. Les ſtatues des Grecs, comme celles des Egyptiens, avoient les bras pendans collés ſur le corps, les jambes & les piés joints l'un contre l'autre, ſans geſte, ſans attitude & ſans élégance. Phidias d'Athènes perfectionna ce bel art, parce qu'il uniſſoit beaucoup de connoiſſances à un talent ſupérieur. Une ſtatue qu'il avoit faite pour être placée ſur une colonne, parut hideuſe; celle d'Alcamène, ſon concurrent, parut admirable: *placez-les où elles doivent être*, dit Phidias. On vit alors quelle ſupériorité lui donnoit la ſcience de l'optique. Sa Minerve

d'or & d'ivoire, haute de vingt-ſix coudées, l'ayant expoſé à l'ingratitude d'Athènes, il ſe vengea par ſon Jupiter olympien, qu'il fit en Elide, & dont il avoit pris l'idée dans Homère.

Milon d'Athènes, Polyctète & Lyſippe de Sicyone, Praxitèle, Scopas de Paros, furent auſſi de très-célèbres ſculpteurs. On comptoit plus de ſix cens ouvrages de Lyſippe. Alexandre ne permettoit à aucun autre de faire ſa ſtatue, comme il ne permettoit qu'au ſeul Apelle de le peindre. Les deux Vénus de Praxitèle excitoient l'admiration. Il en donna le choix, pour le même prix, aux habitans de Cos, qui préférèrent la moins belle,

parce qu'elle étoit voilée, & l'autre nue ; exemple de pudeur qu'on loueroit même dans les Spartiates. Nos grands artiſtes modernes étudient la nature dans les ſtatues antiques, dont pluſieurs ont échappé aux injures du tems. Rien ne fait plus d'honneur au goût des anciens.

Les miracles que Pline & d'autres auteurs racontent de la peinture grecque, ne peuvent ſe conſtater, & paroiſſent d'autant moins croyables que, de l'aveu même de Pline, les Grecs employoient ſeulement quatre couleurs, le blanc, le jaune, le rouge & le noir. Ils connoiſſoient à la vérité cette dégradation imperceptible de lumiè-

res, ce clair obſcur qui tient le milieu entre les jours & les ombres, qui fait ſortir les figures & fait paroître les enfoncemens; mais on a tout lieu de douter qu'ils en tiraſſent les mêmes effets qu'on admire de nos jours. Des fruits peints que des oiſeaux viennent becqueter, des chevaux peints qui font hennir les chevaux, tiennent peut-être de ce merveilleux dont Pline a trop chargé ſon ouvrage. Qu'auroit-il dit, s'il avoit vu les tableaux de Raphaël & de Rubens?

La peinture *encauſtique* conſiſtoit à appliquer par le moyen du feu, ſur le bois ou ſur l'ivoire, des cires de différentes couleurs. Le comte de Cailus en a retrouvé le

ſecret. Les anciens ne connoiſſoient point la peinture à l'huile. Pline fait entendre qu'avant Néron ils ne peignoient pas ſur la toile. Il aſſure que les grands maîtres peignoient rarement à freſque. Nous avons pluſieurs morceaux de moſaïque de l'antiquité, qu'on ne ſauroit admirer comme tableaux.

Parmi les peintres célèbres, il ſuffit de nommer Polygnote, que le conſeil des Amphictyons remercia, par un décret, d'avoir peint gratuitement la guerre de Troye dans un portique d'Athènes, & qui en vertu du même décret, devoit être défrayé par-tout où il paſſeroit; Apollodore qui inventa la magie du clair obſcur, & avant

lequel, ſelon Pline, aucun tableau n'arrêtoit les ſpectateurs; Zeuxis, qui, devenu fort riche, donnoit ſes ouvrages, *parce que*, diſoit-il orgueilleuſement, *on ne pouvoit les payer*; Parrhaſius que Zeuxis reconnut, dit-on, pour ſon vainqueur, après avoir été trompé par un rideau qu'il avoit peint; Pamphile qui le premier joignit les ſciences à la peinture, & qui exigeoit de chacun de ſes élèves un talent par an; Thimanthe, célèbre par ſon tableau d'Iphigénie, où il avoit voilé la douleur inexprimable d'Agamemnon; Apelle, diſciple de Pamphile, & peintre d'Alexandre, qui expoſoit ſes ouvrages aux yeux des paſſans, pour

profiter de leurs critiques; Protogène rival d'Apelle, dont celui-ci faiſoit l'éloge, mais en ajoutant qu'*il ne ſavoit pas quitter le pinceau*, c'eſt-à-dire qu'il péchoit par un excès d'exactitude & de correction.

Les honneurs & les récompenſes qu'on prodiguoit aux artiſtes étoient, ſans doute, le meilleur moyen d'aiguilloner & de perfectionner les talens. On ne peut reprocher que l'excès aux Athéniens. Plus ils ſentoient vivement les beaux arts, plus ils auroient dû ſentir la ſupériorité des vertus, des belles actions, & du mérite eſſentiel, qui au lieu d'amuſer les citoyens, les éclaire & les gou-

verne pour assurer leur bonheur. Quand les talens agréables sont plus considérés que les autres, quand ils absorbent les récompenses dues aux services, quand on épuise pour eux des richesses que reclame la patrie, quand on se pique de les apprécier en regardant tout le reste avec dédain; alors les mœurs, les loix, les principes, le gouvernement, tout menace ruine.

La ville d'Athènes l'éprouva. Lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de statues, de tableaux & de spectacles, la courtisane Phryné, maîtresse de Praxitèle & de tant d'autres, eut l'effronterie de s'engager à rebâtir Thèbes, pourvu qu'une

qu'une inſcription portât : *Alexandre a détruit Thèbes, & Phryné l'a rétablie.* Zeuxis, couvert de pourpre & d'or, étaloit faſtueuſement ſon orgueil aux jeux Olympiques. Parrhaſius ſe montroit avec inſolence, une couronne d'or ſur la tête, vers le même tems où Socrate & Phocion burent la ciguë.

Une choſe des plus remarquables dans les mœurs de l'ancienne Grèce, eſt l'importance qu'on attachoit à la muſique. Elle faiſoit en quelque ſorte partie de la conſtitution : elle tenoit aux loix mêmes. L'auſtère Sparte y donnoit ſes ſoins, comme à un objet de ſi grande conſéquence, que toute

innovation en muſique étoit ſévèrement défendue. Platon ſoutient la néceſſité de cette loi, dont nous n'imaginons pas d'autre motif que l'extrême ſenſibilité des Grecs, & la vive impreſſion que faiſoit ſur eux l'harmonie.

On avoit éprouvé les avantages de l'harmonie, ſoit pour civiliſer les peuples & adoucir les mœurs ſauvages, ſoit pour exciter le courage dans les combats, ſoit pour inſpirer l'amour de la vertu, & animer aux grandes actions par les louanges des grands hommes; car le chant & la poéſie tendoient à ce but. En un mot, la muſique entroit eſſentiellement dans l'éducation de la jeuneſſe. Polybe ce grave

& judicieux auteur, obſerve qu'elle étoit ſi néceſſaire aux Arcadiens en particulier, qu'une de leurs villes, (Cynèthe,) l'ayant négligée, devint fameuſe par des excès de férocité & de barbarie, dont il y avoit ailleurs peu d'exemples. Plutarque, après les plus célèbres philoſophes, repréſente la muſique comme un admirable moyen de calmer les paſſions, de régler l'eſprit & le cœur. Mais il s'agit d'une muſique mâle, ſimple, majeſtueuſe, qui n'avoit rien de cette licentieuſe moleſſe, que Platon & Ariſtote reprochoient au théâtre de leur ſiècle. On doit appliquer leurs principes à la poéſie & à la danſe, compriſes l'une & l'autre dans l'idée générale de

muſique. Les Romains laiſsèrent aux eſclaves un art ſi eſtimé des Grecs.

La Lyre au commencement n'avoit que trois cordes. Thimothée, ſous le règne de Philippe, les multiplia juſqu'à onze; on y en ajouta d'autres par la ſuite. C'eſt un problême entre les ſavans, ſi les anciens connoiſſoient le *contre-point*, ou les concerts à pluſieurs parties. Leur muſique étoit diviſée en dix-huit tons, qu'ils marquoient par des caractères particuliers. La gamme, inventée au onzième ſiècle par Guy d'Arezzo, a rendu l'art infiniment plus facile; & il paroît qu'en ce genre, comme en beaucoup d'autres, les modernes

ſont fort ſupérieurs aux anciens. On peut conſulter l'ouvrage de M. Burette, dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, tome V.

Tous les beaux arts, en ſe perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'eſt à la diſcipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires des Grecs. Nous entrerons encore dans quelques détails ſur leur milice; car il importe d'avoir une idée des reſſorts qui ont produit les grands évènemens, & décidé le deſtin des nations.

Les citoyens naiſſoient pour défendre la patrie, ils devoient être

ſes ſoldats; & l'eſprit républicain, l'amour de la liberté & de la gloire, faiſoient naturellement des héros. Un Spartiate marchoit aux combats depuis trente ans juſqu'à ſoixante. Les jeunes gens & les vieillards gardoient la ville, où ils vivoient plus durement que les autres à l'armée. La guerre ſeule tempéroit un peu l'auſtérité de ce peuple, dont toutes les inſtitutions avoient la guerre pour fin. Lycurgue avoit trouvé le ſecret de leur en faire un plaiſir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans, ils s'engageoient au ſervice de la république par un ſerment ſolemnel, & ils portoient les armes juſqu'à ſoixante ans. Des hommes qui

combattent pour leurs biens, pour leurs femmes & leurs enfans, ſurtout pour leur liberté, doivent être ſupérieurs aux guerriers ordinaires; & cependant que ne font pas dans les nations modernes la diſcipline & même l'honneur?

Quand les guerres devinrent longues & ſe firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la ſubſiſtance des troupes. Périclès établit une paye pour les ſoldats. Le fantaſſin avoit quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates mêmes ſoudoyés en Aſie par les Perſes.

Les armes des Grecs étoient le caſque, la cuiraſſe, le bouclier,

l'épée, la lance & le javelot, l'arc & les flèches. Ces armes ſe perfectionnèrent avec le tems. Iphicrate, Athénien, rendit les boucliers plus courts & plus légers, les épées & les piques plus longues; il fit faire des cuiraſſes de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de ſel, qui étoient, dit-on, meilleures que celles de fer : choſe difficile à comprendre. Il exerçoit continuellement les troupes aux évolutions militaires, & cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

L'infanterie faiſoit la force des armées Grecques. Ils avoient abandonné les chars ſi communs autrefois & ſi inutiles, ou plutôt ſi

dangereux. Leur cavalerie très-peu nombreuſe faute de chevaux, combattoit en bon ordre. On ne connoiſſoit ni étriers, ni ſelles, ni bottes, & l'on ſavoit s'en paſſer. Ce que l'hiſtoire rapporte des Numides, eſt plus étonnant. Sans mords, ſans brides, ils gouvernoient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude & l'induſtrie peuvent ſuppléer à des ſecours que nous jugeons néceſſaires.

Dans les guerres de Sparte contre les Meſſéniens, la ville d'Ithome, par ſa ſeule poſition ſur une montagne, avoit ſoutenu un ſiège de dix-neuf ans. L'art de la guerre étoit donc encore dans ſon berceau. Il fit des progrès rapides à meſure que la

Grèce s'éclaira, & que les peuples réfléchirent ſur leurs intérêts. Les campemens avantageux, les belles diſpoſitions de batailles, les manœuvres ſavantes, les ſecrets de l'attaque & de la défenſe des places, ne furent plus des ſecrets. On employa toutes ſortes de machines de guerre, catapultes, baliſtes, tours mobiles, tortues, béliers, dont la deſcription ſe trouve partout. Il ne faut que lire les ſièges de Syracuſe & de Tyr, pour concevoir ce que le génie & le courage fourniſſoient de reſſources aux anciens.

Nous n'avons pas beſoin de répéter que la vigueur de la diſcipline, les récompenſes & les peines, la paſſion

de la gloire & la crainte de l'infamie, furent les principales cauſes qui donnèrent aux Grecs tant de ſupériorité ſur leurs ennemis. Ils ne négligeoient aucun moyen de former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fuſſent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portoient à la guerre des habits rouges, afin que le ſang des bleſſés ne parût point. Dans tous les genres on doit aider la nature; & quelquefois de petites choſes en apparence, produiſent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'eſpérance & la crainte, lorſque leur action eſt dirigée avec ſageſſe?

# CHAPITRE IV.

## *De la Littérature des Grecs.*

UN goût délicat, une imagination vive, un génie facile & fécond, une langue riche & harmonieuſe, des talens ſupérieurs excités par l'émulation la plus ardente : c'eſt ce qui a procuré aux Grecs l'avantage d'être en fait de littérature, les maîtres & les modèles de tous les peuples éclairés. Leur langue incomparable ſe plioit à tout, embelliſſoit tout. Sous la plume d'Homère, elle réuniſſoit déjà les graces, la force, la majeſté, elle étoit digne de Jupiter ou de Vénus. Ce qui prouve évi-

demment, ſi nous ne nous trompons, qu'avant Homère il y avoit eu de bons écrivains ; car les langues ſe forment avec lenteur, & ne peuvent ſe perfectionner que par les travaux littéraires.

La poéſie a dévancé preſque toujours les autres genres de littérature ; ſans doute parce qu'elle eſt le fruit de l'imagination & du ſentiment, & qu'on exerce ces deux facultés avant la raiſon. Une eſpèce d'inſtinct porte les hommes ſenſibles à chanter leurs plaiſirs, leur bonheur, les dieux qu'ils adorent, les héros qu'ils admirent, les faits qu'ils veulent graver dans la mémoire ; & leur apprend à ſe ſervir de la meſure ou de la rime,

pour rendre leurs idées avec plus d'énergie & plus d'agrément. Auſſi trouve-t-on des vers chez les Sauvages. La vivacité des paſſions a contribué au progrès de ce bel art ; mais l'intérêt de l'humanité en a été ſouvent l'objet. Le but de l'Iliade eſt d'étouffer parmi les Grecs une fatale diſcorde, & d'exciter en eux l'héroïſme, par le ſpectacle des exploits de leurs ancêtres. Si les vertus pacifiques avoient été mieux connues, ſi Homère en avoit ſenti les avantages, il les eût vraiſemblablement célébrées.

Ses poëmes ſont la ſource de l'art dramatique, inventé du tems de Solon. En repréſentant ſur le

théâtre des actions qui plaiſoient à la lecture, on augmenta le plaiſir & l'utilité. Eſchyle, le vrai fondateur de la tragédie (les farces de Theſpis ne méritoient pas ce nom) employa la pitié & la terreur pour ébranler le cœur humain. Il vivoit du tems de l'invaſion de Xercès, & ſes pièces inſpiroient la haine de la tyrannie. Sophocle parut avant la mort d'Eſchyle, lui diſputa le prix, l'emporta, rendit la tragédie plus intéreſſante, par la régularité du plan & par la nobleſſe du ſtyle. Euripide, ſon rival, y ajouta cette philoſophie, qui met la morale en action pour faire aimer la vertu.

Il eſt difficile de croire que le

but de ces poëtes ait été principalement de guérir les paſſions par la force du pathétique. Mais il eſt certain qu'en cherchant les ſuffrages des ſpectateurs, ils leur donnoient d'excellentes leçons de ſageſſe, & que le théâtre ne retentiſſoit point de maximes propres à corrompre les mœurs, ni à perdre les ames. Combien les repréſentations théâtrales ne ſeroient-elles pas utiles, ſi le charme du plaiſir n'y ſervoit que de véhicule aux ſentimens nobles & vertueux?

La comédie ſur-tout, en exerçant le ridicule contre le vice, pourroit être une des meilleures écoles pour la ſociété. On ne conçoit pas comment les Athéniens,

après avoir goûté la morale de leurs poëtes tragiques, étoient capables d'applaudir aux bouffonneries indécentes d'un Ariſtophane. Ils faiſoient preſque un crime à Eurypide d'avoir mis dans la bouche d'Hippolite ces paroles : *ma langue a prononcé le ſerment, mais mon cœur n'y a point conſenti*; quoique le ſerment dont il s'agiſſoit parût contraire au devoir. Et dans le même tems il ſouffroit qu'on jouât les dieux, le gouvernement, les magiſtrats, les Socrates, dans des pièces qui révoltoient également la religion & l'honnêteté publique. L'*ancienne* comédie n'eut aucun frein ; elle immola tout à la ſatyre ; & ce que nous avons encore

d'Ariſtophane fait, à cet égard, la honte d'Athènes. La comédie *moyenne*, née ſous les trente tyrans, déguiſa ſeulement les noms, & outragea les perſonnes : elle aiguiſa plutôt qu'elle n'amortit la malignité du peuple. Enfin Alexandre réprima cette audacieuſe licence. La *nouvelle* comédie peignit les mœurs ſans bleſſer les citoyens ; elle préſenta un miroir, ſuivant l'expreſſion de Boileau, où chacun pouvoit reconnoître ſon image, rire de ſes propres travers, & apprendre agréablement à ſe corriger. Menandre brilla dans cette immenſe carrière. Nous avons perdu ſes ouvrages, qu'on ne ſauroit trop regretter, puiſqu'ils ont

formé le goût de Terence, ſon imitateur, qui empruntoit de lui preſque tout le fond de ſes pièces.

Il faut être, comme madame Dacier, bien idolâtre de l'antiquité, pour ne pas convenir que nos grands poëtes ſont beaucoup au-deſſus des Grecs dans l'art dramatique. En reconnoiſſant que ceux-ci ont été nos maîtres, ne nous aveuglons point juſqu'à encenſer leurs défauts, aux dépens de la juſtice due à leurs émules. La prodigieuſe fécondité des anciens prouveroit ſeule qu'ils n'étoient que médiocrement délicats dans la conduite & la compoſition de leurs pièces. On en comptoit environ cent trente de Sophocle.

La fureur des Athéniens pour les ſpectacles, les prix qu'ils adjugeoient aux poëtes, l'honneur d'être préféré publiquement à ceux qui couroient la même carrière, tout accéléra les progrès d'un art ſi intéreſſant. Il nous a fallu des ſiècles pour ſubſtituer le bon goût aux farces groſſières de nos ayeux: Athènes au contraire eut bientôt ſon Sophocle & ſon Euripide. Ce peuple frivole fit, en quelque ſorte, du théâtre une affaire d'état. On pourroit l'en louer ſi l'avantage des mœurs en avoit toujours été l'objet; mais Ariſtophane & ſes ſemblables étoient autoriſés à répandre le poiſon dans la république. Quelle idée doit-on avoir

d'un état où des bouffons ont le droit d'inſulter à la vertu même, & le pouvoir de ſoulever contre elle les citoyens ?

Tous les autres genres de poëmes, l'ode, l'élégie, la poéſie paſtorale, l'épigramme, nous ſont venus de la Grèce. Les Romains les ont perfectionnés. Il eſt dans l'ordre de la nature que le génie profite des anciens modèles, en obſerve les défauts, & en imite les beautés avec plus de goût.

Une des principales obligations que nous avons aux Grecs, eſt de nous avoir fait connoître l'hiſtoire. Des ramas confus de faits ſans ordre, de traditions ſouvent abſurdes, tranſmiſes on ne ſait com-

ment, ont tenu lieu d'annales à preſque toutes les nations, & n'ont ſervi qu'à perpétuer leur ignorance, juſqu'à ce que l'art d'écrire étant devenu commun, quelques écrivains laborieux & éclairés ont recueilli, examiné, mis en ordre les matériaux hiſtoriques pour en faire un corps d'inſtructions intéreſſantes. Quelques fables qui ayent dû ſe gliſſer dans les ouvrages de cette eſpèce, quand ils embraſſoient des antiquités dont les monumens n'exiſtoient point, on y trouve des vérités précieuſes; & ce qui n'eſt peut-être pas moins précieux, on y apprend par les fables mêmes, à ſuſpendre ſon jugement, & à former des doutes néceſſaires pour

découvrir la vérité. Les erreurs des anciens, après avoir trompé longtems une foule d'eſprits crédules, ont fait naître les règles de critique, par leſquelles nous devons nous garantir de l'erreur.

Hérodote d'Halicarnaſſe, ville de Carie, eſt regardé comme le père de l'hiſtoire. Il naquit peu d'années avant l'expédition de Xercès dans la Grèce. Son ouvrage commence à Cyrus, & finit au combat naval de Mycale. Ses digreſſions ſur les Egyptiens & ſur d'autres peuples ſont en partie fabuleuſes, parce qu'elles ſont pleines des traditions de leurs prêtres; & il n'eſt pas même toujours croyable ſur les circonſtances des évè-

nemens de ſon ſiècle. Il aimoit trop le merveilleux pour bien diſcerner le vrai. On le voit débiter, avec un air de candeur, de ces fictions brillantes qui ont attiré à la Grèce le reproche de fauſſeté. S'il ne les aſſure pas toujours, il paroît les croire. Comparé cependant à nos anciens auteurs de chroniques, non-ſeulement pour la forme, mais encore pour le fond, il mérite les plus grands éloges.

Cet hiſtorien vouloit plaire aux Grecs; il flatta leur vanité crédule. La lecture qu'il fit de ſon ouvrage aux jeux Olympiques, & enſuite dans une des plus grandes fêtes d'Athènes, lui attira des applaudiſſemens

plaudiſſemens univerſels. Thucydide encore jeune en fut témoin. Tranſporté lui-même d'une ſorte d'enthouſiaſme, il verſa des larmes comme à une tragédie. L'auteur, qui s'apperçut de cette marque de ſenſibilité, exhorta le père du jeune homme à le cultiver avec tout le ſoin poſſible. Un exemple ſuffit quelquefois pour exciter le talent & pour le fixer à ſon objet; un exemple peut faire un grand homme.

Thucydide ſe livra donc à l'étude. Il ſervit dans la guerre du Péloponèſe; & toujours occupé du projet d'en écrire l'hiſtoire, il examina tout, il raſſembla des matériaux, il fit des mémoires

exacts. Un exil de vingt ans lui procura le loiſir de travailler. De retour dans ſa patrie après l'expulſion des trente tyrans, il mit la dernière main à ce bel ouvrage, qui contient les vingt & une premières années de la guerre. La gravité du ſtyle & la ſageſſe des réflexions font aſſez connoître que l'auteur cherchoit moins à plaire qu'à inſtruire.

Denys d'Halicarnaſſe, qu'on vante comme un bon hiſtorien & un bon critique, en faiſant le parallèle d'Hérodote & de Thucydide, met le premier au-deſſus de l'autre, pour des raiſons que nous ne croyons dignes ni d'un critique, ni d'un hiſtorien. Il blâme le der-

nier ſur le choix de ſon ſujet, ſur la triſteſſe des ſpectacles qu'il offre au lecteur, ſur le manque d'épiſodes & de digreſſions, ſur la ſévérité avec laquelle il relève les fautes d'autrui, &c. On devroit blâmer plutôt Thucydide & Hérodote d'avoir mis dans l'hiſtoire tant de harangues, qui l'embelliſſent aux dépens de l'exacte vérité.

Xénophon & Ctéſias étoient contemporains de Thucydide, mais plus jeunes. Le premier, outre la Cyropédie & l'expédition des Dix-mille, a continué l'Hiſtoire Grecque depuis le retour d'Alcibiade en Attique. Pour un philoſophe, diſciple de Socrate, il paroît ſouvent

trop crédule ; mais il reſpecte infiniment la religion.

Polybe de Mégalopolis, élève de Philopémen, ami du grand Scipion, mérite la préférence ſur tous les hiſtoriens Grecs, & ſur la plupart des Latins. De ſon *Hiſtoire Univerſelle*, qui renfermoit tous les évènemens depuis les premières années de la ſeconde guerre Punique, juſqu'à la conquête de Macédoine, il ne reſte que les cinq premiers livres avec des fragmens. Denys d'Halicarnaſſe dit que la lecture de Polybe eſt inſoutenable, parce qu'il ne ſait pas arranger les mots. Ce critique étoit amoureux des belles phraſes, & préféroit certainement les mots aux

choſes. Brutus jugeoit mieux : il étudioit encore Polybe la veille de la bataille de Pharſale.

Les antiquités Romaines de Denys d'Halicarnaſſe, écrites ſous le règne d'Auguſte, ſont un ouvrage fort vanté, qui contient beaucoup de détails intéreſſans ſur les mœurs & les coutumes de l'ancienne Rome ; mais où la critique découvre les préjugés d'un Grec ſuperſtitieux, appliqué à donner une origine grecque aux choſes remarquables. Ses onze premiers livres, que le tems a épargnés, ne conduiſent qu'à l'an de Rome 312. Les neuf derniers ſont perdus.

Diodore de Sicile, copiſte de Ctéſias & fort décrié, vivoit du tems

de Céſar & d'Auguſte. Sa *Bibliotheque Hiſtorique* remonte aux ſiècles fabuleux, même à l'origine du monde, & finit à la guerre des Gaules. Il n'en reſte que quinze livres. Cet auteur qui avoit voyagé pour s'inſtruire reſſemble trop à ces voyageurs ſans philoſophie, dont la crédulité ou les menſonges ont rempli l'hiſtoire d'incertitudes.

Il n'y a aucun hiſtorien Grec plus utile que Plutarque, contemporain de Nerva; parce qu'il fait connoître les hommes, ſur-tout les hommes célèbres, & que la ſaine morale eſt l'ame de ſes écrits. Il s'eſt trompé quelquefois, mais il inſtruit & intéreſſe preſque toujours.

Avant Périclès, Athènes avoit eu des harangueurs; car la tribune aux harangues étoit un théâtre ouvert au zèle & à l'ambition. C'eſt pourtant à Périclès qu'on attribue l'origine de la véritable éloquence, qui réunit l'art de convaincre par la raiſon, au talent de perſuader par le ſentiment. Elle ne pouvoit manquer de fleurir dans une ville, où les honneurs & la fortune étoient le fruit des ſuffrages populaires; où elle donnoit un empire ſur les délibérations, ſur la république même; où l'homme le plus éloquent devenoit auſſi le plus puiſſant.

Ne ſoyons pas étonnés que Démoſthène, excité par un tel mo-

tif, ait fait de ſi grands efforts pour exceller dans cette carrière. La foibleſſe de ſa voix & un défaut de langue lui attirèrent des huées, la première fois qu'il harangua. Un comédien, à qui il témoignoit ſon déſeſpoir, le conſola en diſant que le remède étoit facile. Il lui fit réciter quelques vers; il les répéta enſuite avec tant de force & de grace, que Démoſthène les trouva tout différens. Cette expérience apprit au jeune orateur, que le ſuccès dépendoit en partie de l'action. Il ſe bâtit un ſouterrain pour s'exercer des mois entiers, ſans diſtraction & ſans relâche. Tantôt il alloit déclamer au bord de la mer pour

s'accoutumer au bruit ; tantôt il déclamoit en marchant, en grimpant, avec de petits cailloux dans la bouche, pour ſe délier la langue. De quoi n'eſt pas capable l'amour du travail & le déſir du ſuccès ! Démoſthène força la nature & règna par ſon éloquence. Eſchine étoit foible devant lui ; Démade ni Phocion même ne purent lui tenir tête. Ce foudre écraſoit tout : Philippe le redoutoit plus que les flottes & les armées d'Athènes.

On attribue la corruption de l'éloquence à Démétrius de Phalère, qui préféra un ſtyle fleuri à la véhémente & à la vigueur de ſes devanciers. Nous ne ſavons ſi le fa-

meux Iſocrate ne devroit pas être regardé plutôt comme le modèle de ce mauvais goût. Cicéron l'appelle quelque part un grand orateur ; mais il dit ailleurs que ſon genre d'éloquence, plus propre à l'appareil qu'à l'action, a été banni du barreau, & relégué dans les gymnaſes. Iſocrate en effet ne brille que par une élégance froide. Il ne remue point ; il diſſerte. Comme les talens extérieurs lui manquoient, il ſe borna au travail de la compoſition, & au métier de rhéteur qui lui valut de groſſes ſommes. On dit que Démoſthène prit des leçons d'un autre, parce qu'il n'étoit pas aſſez riche pour payer les ſiennes.

Dès que l'art oratoire fut en crédit, il s'éleva des maîtres pour l'enſeigner. Les ſophiſtes en général s'érigèrent en rhéteurs. Leurs préceptes & leurs exemples devoient être contagieux. Au lieu de ſuivre les principes de la vérité & de la nature, ils apprenoient à dénaturer tous les objets, à changer le petit en grand, à donner au faux les couleurs du vrai, à ſoutenir indifféremment le pour & le contre, à éblouir enfin par des preſtiges, dont l'impreſſion ne pouvoit être durable. Il falloit un philoſophe tel qu'Ariſtote, ou un orateur tel que Cicéron, pour donner une bonne rhétorique. Encore n'y a-t-il que l'étude des grands modè-

les, que l'exercice fréquent, & par-deſſus tout, le talent & le génie, qui puiſſe faire les vrais orateurs. On doit étudier l'éloquence dans les Philippiques & d'autres chef-d'œuvres ſemblables. De bonnes règles dirigent le goût ; de bons modèles l'animent & le forment.

## CHAPITRE V.

### *De la Philoſophie des Grecs.*

QUAND les eſprits ſont en mouvement, & que la curioſité, l'émulation, ou d'autres motifs, les portent à l'étude, tous ne peuvent ſuivre la même carrière ; & ſi les belles-lettres ont un attrait invincible

ble pour les uns, les ſciences ne ſont pas moins propres à charmer les autres. La paſſion de ſavoir & l'amour de la vérité ſe développent au milieu même des muſes. Dès que les plaiſirs de la raiſon commencent à être connus, ceux de l'imagination s'émouſſent pour les eſprits ſérieux & actifs, qui préfèrent le ſolide à l'agréable, ou plutôt qui trouvent l'agrément dans le vrai. L'homme, la ſociété & la nature leur offrent une matière immenſe de réflexions & de recherches. Ils embraſſent la philoſophie parce qu'ils ne trouvent point ailleurs de quoi ſatisfaire leurs penchans.

Les premiers philoſophes furent des ſages, principalement appli-

qués à l'étude & la pratique des devoirs. Ils méditoient ſur ce qui peut aſſurer le bonheur des particuliers & celui des états ; ils rapportoient à ce but les plus profondes contemplations ; ils ne connoiſſoient les vaines ſubtilités, ni les diſputes de mots, ni l'eſprit de ſyſtême & de ſecte, qui produiſirent tant d'erreurs & d'extravagances, lorſqu'on ſortit de la ſphère des choſes ſenſibles pour créer des cauſes intellectuelles, & qu'on ſacrifia l'amour du vrai au deſir de faire triompher l'opinion. On ſe perdit dans les hypothèſes ſur l'origine du monde, ſur la cauſe première, ſur le ſouverain bien, &c. &c. La ſageſſe s'évapora.

en rêveries & en ſophiſmes. Ce qu'une bonne femme dit à Thalès de Milet, en le voyant tomber lorſqu'il contemploit les aſtres, pouvoit fort bien s'appliquer à la plupart des anciens philoſophes : *comment connoîtriez-vous le ciel, puiſque vous ne voyez pas à vos piés ?* Du moins auroient-ils dû préférer l'utile aux chimères.

La philoſophie grecque ſe diviſe en deux branches, la ſecte ionique & la ſecte italique ; l'une & l'autre ſubdiviſées en pluſieurs ſectes. Thalès, contemporain de Solon, fut le chef de la première, & Pithagore le chef de la ſeconde. Nous ne parlerons qu'hiſtoriquement & en peu de mots des

plus célèbres philoſophes, nous bornant à ce qui intéreſſe davantage l'eſprit humain.

Pithagore mérite ſur-tout d'être connu, parce qu'il travailla efficacement ſur les mœurs. Ce n'eſt point du tems de Numa, comme pluſieurs l'ont ſuppoſé, mais du tems de Tarquin le ſuperbe, vers l'an 540, avant notre ère, que ce grand homme fit tant d'honneur à la Grèce, & tant de bien à l'Italie. On le croit natif de Samos. Ayant entendu les raiſonnemens d'un philoſophe ſur l'immortalité de l'ame, il ſe dévoua par une ſorte d'enthouſiaſme à la philoſophie. Il alla puiſer des connoiſſances en Egypte, en Phénicie,

en Chaldée, & vraiſemblablement juſqu'à l'Inde. Géomètre, aſtronome, il regarda la ſageſſe comme la première des ſciences; il ſe crut né pour lui faire des proſélytes.

Après avoir enſeigné dans la Grèce, il paſſa dans cette partie de l'Italie appellée *la grande Grèce*, à cauſe des colonies qui l'avoient peuplée. Crotone, Métaponte, Tarente, furent ſon ſéjour ordinaire. On l'y vit, non pas ſe renfermer dans l'ombre d'un cabinet ou d'une école, mais prêcher en quelque ſorte la vertu, & réformer les mœurs publiques. Crotone, ville corrompue, changea de face; les femmes mêmes ſe dépouillèrent de leurs parures; la débauche ceſſa,

& la ſainteté du mariage fut inviolablement reſpectée. Pluſieurs villes d'Italie ſuivirent de même les leçons du philoſophe, & ſe gouvernèrent par ſes conſeils. Une de ſes maximes étoit qu'il ne falloit faire la guerre qu'à cinq choſes, aux maladies du corps, à l'ignorance de l'eſprit, aux paſſions du cœur, aux ſéditions des villes, & à la diſcorde des familles.

Il vivoit en communauté avec ſes diſciples. Il leur faiſoit ſubir une eſpèce de noviciat, qui duroit au moins deux ans & quelquefois cinq, & pendant lequel ils devoient s'inſtruire en ſilence, ſans pouvoir demander la raiſon des enſeignemens. Pythagore les ſuppo-

ſoit trop peu capables de raiſonner, avant d'être imbus de bons principes. Il employoit la géométrie à leur former l'eſprit ; en quoi on ne peut reconnoître un charlatan ou un impoſteur. Ses paroles étoient reçues comme des oracles. *Le maître l'a dit ;* ce mot fermoit la bouche à ſes diſciples. Commandoit-il une ſoumiſſion aveugle, ou diſſipoit-il les doutes par la perſuaſion ? Le vrai philoſophe ne peut s'ériger en tyran de l'eſprit humain, & il n'eſt guère probable qu'un géomètre exigeât qu'on le crût ſur ſa parole.

Sa doctrine ſur la divinité étoit admirable. Il enſeignoit un ſeul dieu, auteur de toutes choſes, eſprit in-

fini, tout-puiſſant, impaſſible, qui ne tombe point ſous les ſens, qui n'eſt apperçu que par l'intelligence. Il vouloit que toutes les actions & toutes les études tendiſſent à nous rendre ſemblables à dieu, par l'acquiſition de la vérité; ajoutant que, pour acquérir la vérité, il faut la chercher avec une ame pure, maîtreſſe des paſſions. On lui attribue, peut-être ſans fondement, l'opinion des Stoïciens, que dieu eſt l'ame de l'univers, de laquelle ſont tirées les ames humaines, comme des parties de leur tout. Mais du moins il ne paroît pas qu'il l'entendît dans le ſens des matérialiſtes.

La métempſicoſe étoit un point

fondamental de ſa doctrine : en conſéquence il défendoit de tuer & de manger les animaux. La récompenſe des bons & la punition des méchans tiennent à cette idée, répandue en Egypte & en Aſie. C'étoit, il faut en convenir, une erreur utile pour ceux que la révélation n'éclairoit pas ſur la vie future.

On a débité ſur Pithagore des miracles & des contes abſurdes, parce qu'il paſſoit pour un homme divin. On lui prête des impoſtures auſſi contraires à la vraiſemblance. Une preuve de ſa ſageſſe, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, ce ſont les loix de Zaleucus & de Charondas, ſes diſciples, dont

Diodore nous a conſervé quelques morceaux précieux. Le premier fut le légiſlateur des Sybarites, célèbres auparavant par leur molleſſe ; le ſecond des Locriens d'Italie. Le préambule des loix de Zaleucus roule ſur l'exiſtence de la divinité, à qui l'on doit attribuer tous les biens dont nous jouiſſons, qui dédaigne les offrandes & les ſacrifices des pervers, qu'il faut honorer par la pureté des mœurs & par l'exercice des vertus. Une légiſlation bâtie ſur ce fondement eſt d'autant plus reſpectable, qu'elle inſpire l'amour des devoirs, en les impoſant.

Thalès, chef de la ſecte ionique, avoit dit que l'eau étoit le

principe de toutes choſes, & que dieu, intelligence qu'il ſuppoſoit n'être que l'ame de la matière, avoit tout formé de l'eau. Anaxagore, un ſiècle après, enſeigna que l'arrangement de l'univers doit être attribué à la ſageſſe d'un eſprit infini. Il croyoit la matière éternelle, & ſes ſucceſſeurs ont eu la même opinion. C'étoit néanmoins le plus grand pas que put faire la philoſophie, de s'élever à la connoiſſance d'un eſprit ſuprême, dont la ſageſſe avoit arrangé le monde. Anaxagore ne parut qu'un impie aux yeux des Athéniens, parce qu'il définiſſoit le ſoleil une matière enflammée; & il auroit ſubi le ſupplice, ſi Périclès

ne l'avoit fait ſortir d'une ville trop ſuperſtitieuſe. Tels ſont les jugemens de l'ignorance, excitée par un zèle aveugle de religion : elle déshonore la religion en s'imaginant la défendre. On demandoit à ce philoſophe, s'il vouloit qu'on le tranſportât après ſa mort à Clazomène, ſa patrie. *A quoi bon?* répondit-il, *le chemin aux enfers n'eſt pas plus long d'un lieu que d'un autre.*

Socrate, diſciple d'Anaxagore, rapporta tout à la vertu, ſe moqua de la vanité des Sophiſtes, enſeigna que la véritable ſcience étoit de ſe connoître ſoi-même, pour devenir meilleur; conſacra la philoſophie au bien public, dont elle

ne devroit jamais être ſéparée ; & but la cigue comme un impie, pour récompenſe de ſa piété & de ſes ſervices.

Platon, diſciple de Socrate qui n'avoit rien écrit, écrivit en ſtyle éloquent de très-belles choſes ſur la divinité, ſur l'ame, ſur les loix, ſur les devoirs ; mais il y mêla beaucoup d'idées creuſes, d'où naquirent une infinité de chimères. L'imagination le dominoit, & un philoſophe ne doit écouter que la raiſon. Il créa un monde intellectuel, où les génies, les nombres, les rapports fantaſtiques forment un véritable chaos. Pythagore avoit employé les nombres probablement comme des ſi-

gnes : Platon les employa comme des raiſons, & la nature diſparut dans ſes ſyſtêmes. On ne la trouve ni dans ſa métaphyſique, ni dans ſa phyſique, ni même dans ſa morale, encore moins dans ſa politique, dont les principes ne peuvent ſe réaliſer. Cependant il eſt ſouvent ſi admirable, que ſes défauts mêmes ſont ſéduiſans. *J'aimerois mieux me tromper avec Platon*, dit Cicéron, *que de penſer vrai avec les autres philoſophes*. Maxime étrange, qui fait voir combien les meilleurs eſprits ſont quelquefois dupes des préjugés.

Ariſtote, de Stagire en Macédoine, le plus célèbre diſciple de Platon, s'éloigna beaucoup de ſes

ſentimens, & fonda la ſecte des péripatéticiens. Lorſqu'Alexandre, ſon élève, partit pour la conquête de l'Aſie, il vint enſeigner à Athènes. Un prêtre de Cérès l'ayant accuſé d'impiété ſans aucune preuve, il ſe retira, *pour empêcher*, dit-il, *les Athéniens de commettre un ſecond crime contre la philoſophie.* Sa doctrine ſur la divinité eſt équivoque. Tantôt il veut que le monde ſoit dieu; tantôt il admet un dieu au-deſſus du monde. Les ténèbres, qu'il a répandues ſur preſque toutes les matières qu'il traite, ont été beaucoup augmenteés par l'ignorance des péripatéticiens modernes. Mais il a laiſſé des monumens précieux, ſoit en matière de politique &

d'hiſtoire naturelle, ſoit en matière de littérature, où l'on admire encore l'étendue de ſa ſcience & la ſagacité de ſon génie.

L'académie, ou l'école de Platon, ſe dégoûta bientôt de cette philoſophie dogmatique, dont les opinions haſardées ne pouvoient convaincre les bons raiſonneurs. On ſe rapprocha de la méthode de Socrate, qui n'affirmoit rien de douteux. Arcéſilas, fondateur de la *moyenne Académie*, paſſa d'un extrême à l'autre. Il parut douter de tout; il ſuſpendit ſon jugement ſur tout, comme s'il n'y avoit point de vérité dans le monde. La *nouvelle Académie*, fondée par Carnéade, ſuivit un ſyſtême moins

outré en apparence, & qui revenoit preſqu'au même. Elle reconnut qu'il y avoit des vérités, mais ſi obſcures & mélées de tant d'erreurs, qu'on ne pouvoit les diſcerner avec certitude. Ainſi elle permettoit de ſe déterminer à l'action par la vraiſemblance, pourvu qu'on n'affirmât rien abſolument. Cette philoſophie du moins étoit modeſte. Combien n'auroit-elle pas prévenu d'erreurs & de diſputes, ſi elle n'avoit pas étendu le doute juſqu'aux principes les mieux établis par la raiſon & le ſentiment?

Tandis que Platon diſcouroit avec moins de ſolidité que de pompe, Antiſthène, autre diſciple de Socrate, fonda la ſecte des cyni-

ques, ſi fameuſe par ſes maximes auſtères & par l'audace de ſes partiſans. Un manteau, une beſace, un bâton, pour toutes richeſſes, ſembloient leur donner le droit de cenſurer le genre humain. Antiſthène fit conſiſter le bonheur uniquement dans la vertu. On lui demandoit à quoi lui ſervoit la philoſophie? *à bien vivre avec moi*, répondit-il. Un prêtre qui l'initioit aux myſtères d'Orphée, lui vantant le bonheur de l'autre vie, il lui dit bruſquement : *pourquoi ne meurs-tu donc pas?* C'étoit un miſanthrope chagrin, plus propre à faire haïr la vertu par ſa dureté, qu'à l'inſpirer par ſes exemples.

Le fameux Diogène de Sinope,

banni pour crime de fauſſe monnoie, voulut être ſon diſciple. Antiſthène le rebuta, le menaça même de ſon bâton. *Frappe*, lui dit le proſélyte enthouſiaſte, *tu ne trouveras point de bâton aſſez dur, pour m'éloigner de toi tant que tu parleras.* Diogène prit la beſace, vécut dans un tonneau, ſe paſſant de tout, déclarant la guerre aux vices, & n'épargnant pas les perſonnes. On lui répondoit à coups de pierres; on lui jetoit des os comme à un chien; il n'en étoit que plus hardi & plus effronté. *Je foule aux pieds le faſte de Platon*, diſoit-il un jour; Platon repliqua : *oui, mais par un autre faſte.* Une pareille philoſophie n'é-

toit au fond qu'une insulte à l'humanité. On cite plusieurs maximes de Diogène. Celle-ci paroît la plus remarquable : *aye les bons pour amis, afin qu'ils t'encouragent à faire le bien ; & les méchans pour ennemis, afin qu'ils t'empêchent de faire le mal.* Phocion est compté parmi ses disciples; mais ce grand homme sut être modéré dans la sagesse.

Cratès, autre cynique, vendit son riche patrimoine, en jetta l'argent dans la mer, & s'écria : *je suis libre.* Il étoit difforme. Hipparchia, sœur d'un orateur Athénien, voulut néanmoins l'épouser, malgré toute sa famille : elle prit le bâton & la besace pour se rendre digne de ce bonheur. Le cy-

niſme ne pouvoit manquer de faire des fanatiques, ni de dégénérer bientôt en licence, comme tout ſyſtême qui outre la vertu, les principes & les devoirs.

Zénon, né à Citium dans l'iſle de Chypre, fut le diſciple de Cratès, & le fondateur de la ſecte des Stoïciens. Il exerçoit auparavant le négoce. Un naufrage, dont il ſe félicita toujours, lui procura l'occaſion d'embraſſer la philoſophie à Athènes. Il prit le fond de la morale cynique, en la dépouillant de ces dehors indécens qui la décrioient. Les Stoïciens confondirent la divinité avec le monde matériel, dont elle étoit, ſelon eux, l'ame répandue partout. Pour ſe tirer des objections

contre la providence, ils disoient que la nature a fait ce qu'elle pouvoit faire de mieux, avec les élémens qui existoient. C'est en partie le système de l'optimisme : ils y joignoient la fatalité qu'on n'accordera jamais avec le dogme de la providence. Ils soutenoient que la vertu est le souverain bien, qu'elle rend heureux dans tous les maux, & même que les souffrances ne sont point un mal ; en un mot, que vivre selon la droite raison fait essentiellement le bonheur.

Leur sage étoit un homme parfait, sans passions, insensible même à la pitié qui trouble l'ame, & cependant dévoué à tous les devoirs

de l'humanité. Les Péripatéticiens moins enthouſiaſtes, voyant l'homme compoſé de corps & d'ame, daignoient compter pour quelque choſe la douleur & le plaiſir phyſiques. L'enthouſiaſme des Stoïciens s'élevoit au-deſſus de la nature.

« Si je pouvois un moment, » dit Monteſquieu, ceſſer de pen- » ſer que je ſuis chrétien, je ne » pourrois m'empêcher de met- » tre la deſtruction de la ſecte de » Zénon au nombre des malheurs » du genre humain. Elle n'outroit » que les choſes où il y a de la gran- » deur, le mépris des plaiſirs & » de la douleur. Elle ſeule ſavoit » faire les citoyens; elle ſeule fai-

» ſoit les grands hommes ». Plutarque obſerve judicieuſement qu'elle avoit quelque choſe de dangereux pour un caractère ardent, porté aux excès ; mais que ſur un naturel doux & grave, elle opéroit des prodiges. *Une partie de la ſcience*, ſelon Zénon, *conſiſte à ignorer ce qui ne doit pas être ſu.* Cette maxime ſuffiroit pour ſon éloge. Cléanthe, Chriſippe, Panétius, Epictète, ont moins illuſtré le ſtoïciſme, que ne l'ont fait les vertus d'un Caton, d'un Antonin & d'un Marc-Aurèle.

Une ſecte bien différente, qu'Epicure rendit célèbre, exiſtoit depuis long-tems ſans faire du bruit. Elle avoit pour fondateur Démocrite,

crite, de la ville d'Abdère en Thrace, mort en 361 avant J. C. Ce philoſophe avoit appris de Leucippe la doctrine du vide & des atomes. Les connoiſſances qu'il acquit dans ſes longs voyages & ſes profondes méditations ſur la nature le rendirent un des plus ſavans hommes du monde. Les Abdéritains le voyant rire de tout, (car la vie humaine étoit pour lui une comédie perpétuelle,) appellèrent Hipocrate pour le guérir de ſa prétendue folie. Le médecin ne s'y trompa point, & leur apprit que les plus fous étoient ceux qui ſe croyoient les plus ſains & les plus ſages. Il ne nous reſte aucun ouvrage de Démocrite.

Epicure, né dans l'Attique, vers l'an 342 avant notre ère, mit en vogue la doctrine de ce philoſophe. Il enſeigna que le monde avoit été formé par le concours fortuit des atomes, que les dieux ne ſe méloient point des évènemens naturels, ni des choſes humaines, & que l'ame périſſoit avec le corps. Il fit conſiſter le ſouverain bien ou le bonheur dans la volupté ; mais il l'entendoit des plaiſirs de l'ame, que procure la vertu & qui ſuppoſent la tempérance. Sa vie eſt une preuve de ſes ſentimens à cet égard ; puiſque, dans ſon jardin délicieux, on ne mangeoit que des légumes, & l'on ne buvoit que de l'eau. Il fréquentoit

les temples, ſoit par ſoumiſſion aux loix & aux coutumes du pays, ſoit pour ſe mettre à couvert de l'accuſation d'impiété. Il aimoit le bien public, il recommandoit l'obéiſſance : il diſoit qu'*on devoit ſouhaiter de bons princes, & ſe ſoumettre à ceux qui gouvernent mal.* Sa patience dans une maladie extrêmement douloureuſe, l'attachement & la vénération de ſes diſciples, réfutent les calomnies dont on a chargé ſa mémoire. Origène, ſaint Grégoire de Nazianze & d'autres pères, l'ont juſtifié ſur les mœurs. Il vécut ſagement, avec une doctrine condamnable. Les Epicuriens en abusèrent dans la ſuite. Aux plaiſirs vertueux ils ſubſ-

tituèrent les groſſières voluptés ; & ne croyant ni providence ni vie future, ils ſe livrèrent aux excès du libertinage.

De la ſecte éléatique, dont étoient Parménide, Xénon d'Elée, Leucippe, Démocrite, &c. naquirent le pirrhoniſme & l'athéiſme. Pirrhon d'Elide dans le Péloponnèſe, rejetta toutes les vérités comme incertaines, & enſeigna que le juſte & l'injuſte dépendoient uniquement des loix ou de la coutume. Vivre & mourir étoient, ſelon lui, la même choſe. *Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?* lui dit quelqu'un. *Préciſément*, répondit-il, *parce qu'il n'y a point de différence entre la vie & la mort.* Raillé un jour d'avoir

pris la fuite devant un chien, il ſe tira d'affaire en diſant : *il eſt difficile de dépouiller l'homme.* Le Pirrhoniſme eſt trop ridicule pour devenir contagieux. Le ſentiment intérieur ſuffit pour oppoſer à ſes ſubtilités une réſiſtance invincible.

Le ſimple athéiſme eſt capable, au contraire, de produire les plus grands maux, en attaquant une vérité qui ne tombe pas ſous les ſens, & qui néanmoins eſt le plus ferme appui de la morale. Protagoras, diſciple de Démocrite, ayant écrit : *je ne peux dire s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point*, les Athéniens firent brûler ſes ouvrages & le chaſſèrent de leur ville. Diagoras oſa nier ou-

vertement l'exiſtence des dieux. Les Athéniens l'appelèrent en juſtice ; il ſe ſauva : on promit un talent à celui qui le tueroit, & deux à celui qui l'ameneroit vivant. Quel état pourroit tolérer une erreur ſi funeſte au genre humain ? Mais ſouvenons-nous qu'Athènes fit mourir comme athée le pieux Socrate ; & ne confondons pas les calomnies de la ſuperſtition, avec les juſtes plaintes de la religion offenſée.

Plus la théologie grecque étoit abſurde, & plus les philoſophes étoient louables d'en diſſiper avec prudence les preſtiges ; plus auſſi ils avoient à craindre la démence du peuple, animée par la haine

des prêtres. On vouloit que le ſoleil fût Apollon, & que la lune fût Diane; parce qu'autrement les temples d'Apollon & de Diane auroient perdu une grande partie de leurs richeſſes. On accuſoit donc d'impiété ces phyſiciens, qui ne trouvoient dans la nature qu'une intelligence infinie, & des phénomènes naturels. Du reſte les philoſophes en ſavoient moins ſur la divinité, que le peuple n'en ſait aujourd'hui, éclairé des lumières du chriſtianiſme. Je parle du peuple inſtruit par des hommes vraiment dignes du ſacerdoce.

Il paroît, au fond, que la philoſophie ſpéculative des Grecs n'a guère produit que des diſputes &

des erreurs ; parce qu'au lieu d'expériences, ils faiſoient des ſyſtêmes, & qu'ils rêvoient au lieu d'obſerver. Le goût des ſophiſmes, les fauſſes ſubtilités, l'entêtement & l'orgueil devinrent communs à toutes les ſectes. De là tant de chimères, tant de folies perpétuées juſqu'à nous.

## CHAPITRE VI.

### *Des Sciences des Grecs.*

MALGRÉ le goût des ſyſtêmes, les Grecs cultivèrent la géométrie, cette ſcience, qui ne procédant que par démonſtrations, eſt ſi propre à dégoûter l'eſprit de toute opinion incertaine. Pithagore l'en-

ſeignoit à ſes diſciples. Anaxagore, Platon, Ariſtote, & pluſieurs autres en firent uſage. Euclide d'Alexandrie, dont les *Elémens* ſeront toujours eſtimés, la perfectionna vers l'an 300 avant J. C. Archimède auroit été un Newton dans notre ſiècle. Les machines qu'il employa contre les Romains, au ſiége de Syracuſe, ne lui paroiſſoient qu'un jeu, en comparaiſon de ſes découvertes ſcientifiques. Ayant avancé que ſi on lui donnoit un point fixe hors de la terre, il la remueroit comme un autre corps; il prouva, dit-on, cette aſſertion étrange, en remuant une des plus grandes galères & des plus chargées, par le moyen d'une machi-

ne dont il ne fit que toucher le bout. Rollin auroit pu révoquer en doute cette expérience; mais on ne peut douter qu'Archimède ne fût un prodige de génie. Avec le ſecours de l'hydroſtatique, il découvrit le vol d'un orfèvre, qui, dans une couronne faite pour le roi Hiéron, avoit mêlé d'autre métal à l'or dont elle devoit être compoſée. Son miroir ardent pour brûler la flotte de Marcellus, étoit regardé de nos jours comme une chimère. On voit celui de M. de Buffon, & l'on n'oſe plus nier l'autre.

L'aſtronomie fut introduite dans la Grèce par Thalès. Il fit connoître le mouvement du ſoleil & de la lune, l'année ſolaire, la

cauſe des éclipſes, la petite ourſe ſi utile aux navigateurs. Anaximandre, ſon diſciple, inventa la ſphère, ſelon Pline, ou les cartes géographiques ſelon Strabon, & mit en uſage les cadrans ſolaires. Mais ces prétendues inventions des Grecs, venoient vraiſemblablement d'Egypte ou de Phénicie. Leur ignorance en aſtronomie ſe diſſipa très-lentement. Anaximandre lui-même ne croyoit pas que le ſoleil fût plus grand que le Péloponnèſe; & malgré les leçons de Thalès, l'année, du tems de Démétrius de Phalère, n'étoit que de trois cens ſoixante jours. Méton publia néanmoins à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèſe,

ſon *Ennéadécatéride*, appellée aujourd'hui le *nombre d'or*, qui eſt un cycle de dix-neuf ans, au bout deſquels la lune recommence ſon cours avec le ſoleil, à une heure près & quelques minutes.

Eudoxe, diſciple de Platon, trouvant trop peu de reſſources à Athènes pour l'aſtronomie, alla l'étudier en Egypte, d'où il rapporta la connoiſſance des conſtellations & des planètes. Vers le même tems, Pythéas, de Marſeille, colonie des Phocéens, fit ſur l'ombre du ſoleil au tems du ſolſtice, une obſervation célèbre, par laquelle il détermina la latitude de ſa patrie. Il paſſa de la Méditerranée dans l'Océan, & s'avança

juſqu'à

juſqu'à l'iſle de Thulé, (l'Iſlande); il pénétra enſuite dans la mer Baltique, juſqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme Tanaïs, & qui vraiſemblablement eſt la Viſtule. Ayant obſervé que les jours devenoient plus longs, au ſolſtice d'été, à meſure qu'il avancoit vers le nord, il établit la diſtinction des climats par la longueur des jours & des nuits.

Strabon & même Polybe ont attaqué la vérité des voyages de Pythéas, ſuppoſant inhabitables les climats qu'il diſoit avoir parcourus. Tant il importe de ſuſpendre ſon jugement ſur les choſes que l'on ignore! Hérodote ne pouvoit s'empêcher de rire, (ce ſont ſes pro-

pres termes) de ceux qui croyoient la terre environnée de l'océan ; il n'imaginoit pas que les navigateurs de Néchos puſſent avoir vu le ſoleil dans une poſition contraire à celle où nous le voyons en Europe. Pluſieurs ſiècles après, n'a-t-on pas nié hautement les antipodes ? n'a-t-on pas même taxé d'erreur & de folie ceux qui les admettoient ? n'a-t-on pas voulu faire de cette vérité de fait une héréſie ?

Les obſervations aſtronomiques éclairèrent Ariſtote ſur la figure & la grandeur de la terre. La rondeur de ſon ombre dans les éclipſes de lune, l'inégalité des hauteurs méridiennes ſelon les climats,

lui firent connoître qu'elle étoit ſphéroïde. Alexandrie étant devenue l'aſyle des ſciences, Eratoſthène y fit, ſous Ptolémée Evergète, de nouvelles obſervations pour meſurer la circonférence du globe; Hipparque, ſon contemporain, y fit le dénombrement des étoiles fixes, & découvrit leur mouvement particulier autour des poles de l'écliptique. Pline nomme Hipparque le *confident de la nature*. Ce ne fut que ſous Antonin, que Ptolémée donna un corps complet d'aſtronomie.

La géographie qui tient à cette ſcience, puiſque les obſervations aſtronomiques ſervent à meſurer la terre, & à fixer la poſition des lieux,

ne pouvoit avancer que lentement, à meſure qu'on découvroit les pays & qu'on les examinoit. Homère (choſe étrange!) en ſavoit plus qu'Hérodote. Les Grecs, du tems de Xercès, s'imaginoient encore qu'il y avoit auſſi loin d'Egine à Samos qu'aux colonnes d'Hercule. La navigation les éclaira; le commerce étendit leurs connoiſſances. Les conquêtes d'Alexandre furent très-utiles à la géographie; elle fit de nouveaux progrès ſous les ſucceſſeurs de ce prince. Strabon, du tems d'Auguſte, & enſuite Ptolémée, y ajoutèrent beaucoup. Ce dernier s'attacha à déterminer la longitude & la latitude : unique méthode pour parvenir à une exacte préciſion.

En ce genre comme dans toutes les ſciences exactes, les anciens ſont infiniment au-deſſous des modernes. Leur géographie eſt pleine d'erreurs. Comment ne le ſeroit-elle pas, puiſque M. de l'Iſle a prouvé par les obſervations aſtronomiques, qu'il y en avoit de fort conſidérables même dans les meilleures cartes des modernes ? Il raccourcit l'Aſie de cinq cens lieues ; & la Méditerranée d'occident en orient, de trois cens lieues. Admirons comment les anciens ont pu faire de ſi grands progrès, avec ſi peu de ſecours ; comment ſans téleſcopes, ſans chiffres arabes, ils ont pu être aſtronomes & géomètres. « Ils ont fait, dit le marquis de

» l'Hôpital, ce que nos bons eſprits
» auroient fait à leur place ; & s'ils
» étoient à la nôtre, il eſt à croire
» qu'ils auroient les mêmes vues
» que nous ».

Quelques écrivains leur font honneur de nos plus admirables découvertes. Les Pythagoriciens penſoient que la terre & les planètes tournent autour du ſoleil. Empédocle (qu'une tradition ridicule ſuppoſe s'être précipité dans le volcan du mont Etna) rapportoit au poids de l'air le phénomène du ſiphon, où l'eau demeure ſuſpendue, pendant qu'on tient l'ouverture bouchée avec le doigt. Le même philoſophe avoit imaginé une eſpèce de force d'attraction, peu différen-

te de l'attraction neutoniene. Cicéron & Senèque expliquoient le flux & reflux par la preſſion de la lune. Mais ce n'étoient-là que des conjectures ſans preuves, que des ſyſtêmes haſardés. La gloire des modernes eſt d'avoir trouvé, par l'obſervation, le ſecret de la nature.

La médecine, néceſſaire, à certains égards, plus par la faute des hommes que par la foibleſſe de la nature, étoit encore une routine aveugle & extrêmement bornée, peu de tems avant la guerre du Péloponnèſe. Depuis le ſiècle d'Homère, où les onguens ni les emplâtres n'étoient pas connus ſans doute, puiſqu'il n'en dit mot, lui

qui parle des moindres remèdes, on ne voit point qu'elle ſe fût perfectionnée. Si Pithagore mérite une place parmi les célèbres médecins, comme Celſe le prétend, ce pourroit bien être par ſa réputation équivoque d'homme univerſel. Hérophile, qui vivoit environ 570 ans avant J. C., paroît cependant avoir acquis des connoiſſances. On aſſure qu'il obtint la permiſſion de diſſéquer, encore vivans, les criminels condamnés à mort; il en diſſéqua ſix cens, s'il faut s'en rapporter à Tertullien. Mais peut-on le croire?

Herodique de Sicile, le maître du célèbre Hippocrate, eſt regardé comme le chef de deux ſectes de

médecine, qu'on appelle *diététique* & *gymnaſtique*, dont les remèdes conſiſtent dans la diète, le régime & les exercices du corps. Il devoit donc être fort ſupérieur aux charlatans, qui débitoient avant lui tant de recettes pernicieuſes ou inutiles.

Enfin Hippocrate naquit dans l'iſle de Cos, vers l'an 460 avant notre ère. Quand on révoqueroit en doute les ſervices qu'il rendit aux Grecs, ſelon la plupart des hiſtoriens, pendant la fameuſe peſte d'Athènes, ſes ouvrages encore ſubſiſtans, & toujours admirés comme des chef-d'œuvres, feroient aſſez ſon éloge. Il s'étoit inſtruit en raſſemblant toutes les obſerva-

tions de ſes prédéceſſeurs ; il avoit obſervé mieux que perſonne. Les remèdes les plus ſimples lui paroiſſoient les plus efficaces, & encore les employoit-il le moins qu'il pouvoit. L'aveu naïf qu'il fait de quelques fautes, & de pluſieurs cures inutiles, prouve combien il étoit au-deſſus de l'aveugle préſomption, & qu'il attachoit ſa gloire au bien public. Le célèbre Galien, ſous le règne de Marc-Aurèle, le regardoit comme ſon maître.

Il eſt triſte pour l'humanité que les médecins, ainſi que les philoſophes, ſe ſoient diviſés en pluſieurs ſectes rivales, dont les principes oppoſés conduiſoient à des pratiques contraires. *Empiriques*,

*dogmatiques, méthodiſtes, &c.* ces noms ne peuvent inſpirer que de l'effroi, quand ils ſuppoſent un homme à ſyſtême, qui ne voit les maladies qu'à travers les nuages du préjugé. Caton parloit vraiſemblablement de gens pareils, en diſant : *tout eſt perdu, ſi les Grecs nous apportent leur littérature, & ſur-tout s'ils nous envoyent leurs médecins. Ils ont juré de tuer par la médecine tous ceux qu'ils appellent barbares.*

La botanique, dont la médecine a ſur-tout beſoin, étoit encore, pour ainſi dire, dans l'enfance. Dioſcoride & Pline n'ont guère connu que ſix cens plantes. Dès le commencement du ſeizième ſiè-

cle, on en connoiſſoit plus de ſix mille; & depuis, la ſcience s'eſt beaucoup perfectionnée par la méthode. La chimie médecinale eſt une ſcience moderne, qui tire ſon origine des Arabes. L'anatomie n'a pu faire des progrès que dans les derniers ſiècles, où la ſuperſtition n'a plus empêché de diſſéquer les cadavres. Ainſi la chirurgie & la pharmacie, ſéparées maintenant de la médecine, dont elles faiſoient partie autrefois, ont acquis une perfection étonnante, inconnue à toute l'antiquité. Mais les exercices du corps, la lutte, le diſque, la courſe à cheval, ces jeux où les Grecs aimoient tant à ſe diſtinguer, les exercices militaires qui

entroient dans les devoirs du citoyen, l'action & enfin la ſobriété valoient mieux que tous les remèdes.

Une ſcience eſſentielle au gouvernement, trop peu cultivée par les Grecs, ou du moins trop négligée par leurs écrivains, c'eſt la ſcience économique. A peine ſavons-nous quelque choſe ſur leurs finances, leur adminiſtration, ſur leurs principes en cette matière, & ſur quantité de détails plus intéreſſans, plus utiles en eux-mêmes, que ceux dont ils ont groſſi leurs hiſtoires. La ſavante Athènes paroît toujours préférer le ſpécieux au ſolide. Ses philoſophes, excepté un très-petit nombre, s'épuiſoient

en ſpéculations vagues, en beaux diſcours ſur des généralités, & dédaignoient ce qui, joint aux mœurs & aux loix, fait la baſe du bonheur des citoyens. Tant de ſyſtêmes ſur l'origine du monde, ſur le ſouverain bien, ne rendoient pas les hommes plus ſages, ni l'état plus floriſſant. La république imaginaire de Platon valoit-elle de bons principes ſur la vie commune, & ſur le gouvernement de l'état ?

Nous avons deux Traités de Xénophon, l'un intitulé *Economique*, l'autre des *Revenus* ; le premier regarde l'économie privée ; le ſecond les finances d'Athènes. Ces morceaux précieux, récemment

traduits en françois, méritent d'être lus, quoique fort ſuperficiels. L'auteur vante avec raiſon les ſoins domeſtiques, ſur-tout l'agriculture, ſans inſtruire beaucoup ſur cette matière. Il ne parle pas même de la greffe. Selon lui, l'art conſiſte dans l'obſervation de la nature; & ce n'eſt pas l'ignorance, mais la pareſſe, qui nuit dans la culture des terres. Ce principe, vrai en général, ſeroit faux & pernicieux s'il excluoit toute nouvelle méthode; car on a beau vanter les anciens uſages, ne les a-t-on pas réformés utilement en pluſieurs points? Et combien n'y a-t-il pas encore à perfectionner? On doit en convenir cependant: le travail

fera plus que tout le reſte. Inſpirez-en l'amour par le bien-être qu'il doit produire, c'eſt le grand art pour rendre la terre féconde.

Le Traité ſur les moyens d'augmenter les *revenus* de l'Attique eſt plus curieux, parce qu'il offre des choſes moins connues. Sans répéter ce que d'autres en ont dit, nous allons expoſer ſimplement quelques idées de Xénophon, dignes d'un examen particulier. Il s'attache principalement au commerce, qui étoit en effet la reſſource d'un pays ſtérile; il inſiſte ſur les avantages de la ſituation d'Athènes, & il l'exagère, lorſqu'il veut que l'on regarde cette ville, non-ſeulement comme le

centre de la Grèce, mais comme celui de l'univers. Il recommande avec raiſon, d'y attirer les étrangers par toutes ſortes de moyens ; parce qu'on profite de leur induſtrie & de leur aiſance. Chaque étranger payoit un tribut de douze drachmes. *Mettons-les*, dit l'auteur, *dans le cas de nous aimer & de nous ſervir utilement.* Il fait ſentir la néceſſité de retrancher les entraves du commerce, ſur-tout d'abréger les procédures, qui retardent les opérations, & qui éloignent les étrangers. Il propoſe de conſtruire des halles, des magaſins, des vaiſſeaux marchands, faiſant voir le profit que l'on en retireroit; entrepriſes bien préférables à toutes

celles de luxe & d'ornement, qui entraînent quelquefois la ruine des peuples.

Au ſujet de l'exploitation des mines, il avance que *l'argent ne reſſemble point aux autres productions de la terre, & que la grande abondance ne le fait jamais baiſſer de prix ; que l'or, devenu plus commun que l'argent, feroit hauſſer celui-ci, & baiſſeroit lui-même.* La dernière propoſition eſt probable. Mais ſi la grande abondance de l'argent ne le fait pas baiſſer de prix, n'augmente-t-elle pas le prix des denrées? ne faut-il pas plus d'argent pour vivre ; & n'eſt-ce pas comme ſi l'argent baiſſoit ?

A en juger par l'ouvrage même

de Xenophon, les Athéniens n'étoient que médiocrement éclairés ſur les finances & l'économie politique. Quelques particuliers s'enrichiſſoient en exploitant les mines, tandis que l'état négligeoit cette reſſource. L'auteur propoſe des moyens pour concilier l'intéret de l'état avec celui des particuliers. Il obſerve ſagement qu'on ne doit pas tout entreprendre à la fois; qu'il faut proportionner les entrepriſes aux facultés; que le ſuccès d'un premier établiſſement en facilitera un ſecond, qui en amenera d'autres avec ſuccès. Il ſemble s'attacher à une idée chimérique, en demandant qu'on établiſſe des magiſtrats, pour faire

obſerver une paix perpétuelle ; mais il avertit que *le moyen le plus ſûr de vaincre ſes ennemis eſt de ne s'en faire aucun.* Il conclut par une exhortation à conſulter les oracles, pour ſavoir ſi le ciel autoriſe l'exécution de ſes projets, & de quel dieu il faut particulièrement implorer le ſecours. Auroit-on imaginé qu'un philoſophe crût les oracles néceſſaires, dans une affaire de finances? Sans doute, c'étoit pour ménager la ſuperſtition du pays.

Si les Grecs ont manqué de bonne théorie ſur cet objet, dont les nations modernes s'occupent tant aujourd'hui, c'eſt qu'ils avoient moins de raiſons de s'y appliquer.

Les guerres étoient moins diſpendieuſes, ſoit parce qu'on revenoit ordinairement chez ſoi après la campagne, ſoit parce que les armées étoient petites, & rarement compoſées de mercenaires. D'ailleurs la marine, qui faiſoit la principale force des Athéniens, coûtoit peu à la république. Par une loi de Solon, les douze cens plus riches citoyens étoient partagés en ſoixante & quinze compagnies de ſeize hommes, chacune deſquelles fourniſſoit une galère, que les ſeize commandoient tour-à-tour. Comme il y avoit des diſputes ſur le plus ou le moins de richeſſes, Démoſthène fit régler par une autre loi, que tout particulier dont le bien

montoit à dix talens, équiperoit une galère; deux galères, s'il avoit le double de bien; & que ceux qui poſſédoient moins de dix talens, ſe joindroient à d'autres pour la dépenſe. Athènes avec de pareilles reſſources dans le beſoin, avec de l'induſtrie & du commerce, pouvoit ſe ſoutenir ſans la ſcience économique des modernes, ignorée de ſes voiſins. Les vices, & non le défaut de l'argent, causèrent totalement ſa ruine.

Ces détails nous ont paru importans, pour faire connoître à quel point l'eſprit humain s'éleva, à quel point il s'arrêta, dans la nation qui a éclairé la maîtreſſe du monde. Rome nous offrira des

ſpectacles d'un autre genre. Le courage, la pauvreté, la vertu ou l'ambition, feront ſa grandeur, avant que les arts, les ſciences, y pénétrant à la ſuite des richeſſes, en faſſent la rivale d'Athènes, d'Athènes deſtinée à lui donner des leçons & à recevoir ſes loix, juſqu'au moment où le luxe nourri & accru de tous les tréſors de l'univers ſubjugué livrera cette maîtreſſe des nations à l'aviliſſement & à la tyrannie, pour la faire paſſer enfin ſous le joug des barbares.

# CHAPITRE VII.

## *Des Jeux du Gymnaſe* (1).

LES ſpectacles, dont nous allons offrir le tableau, ſont un monument de la première barbarie des Grecs. Ils nous retracent un tems, où les peuples ne connoiſſoient d'autres armes, que celles que la nature a données à l'homme.

Se battre à coups de poing, ſe colleter, lancer des pierres & cou-

(1) Ce mot comprend tous les exercices du corps. Il vient d'un mot qui ſignifioit nû, parce que dans les jeux de la Grèce, on combattoit nû.

rir

rir, ſont certainement des connoiſſances qui n'ont pas été refuſées aux plus ſauvages. Voilà cependant ce qui attiroit un ſi grand concours aux jeux célèbres de la Grèce. Images de la guerre, un de leurs principaux objets étoit de former des citoyens pour la défenſe de la patrie, & l'on peut juger par-là ce que c'étoit que l'art militaire dans le ſiècle des héros.

On eſt étonné d'entendre dire qu'Amicus, roi de Bébricie, & Epéus, fameux par la conſtruction du cheval de Troye, furent les inventeurs du pugilat, ou l'art de ſe battre à coups de poing; que Perſée inventa l'art de jetter une groſſe pierre, &c. On a

voulu dire ſans doute qu'ils furent les premiers qui joignirent l'adreſſe à la force, & que depuis eux, chacun de ces exercices devint un art. Dans le même ſens, Théſée pourroit être regardé comme l'inventeur de la lutte ou de l'art de ſe colleter; car il eſt le premier qui ait établi des paleſtres, c'eſt-à-dire, des écoles où des maîtres donnoient des leçons aux jeunes gens qui ſe deſtinoient à la lutte. Avant lui, les plus fameux lutteurs étoient Antée & Cercyon.

On connoîtra toujours les mœurs d'un peuple, lorſqu'on réfléchira ſur les choſes auxquelles il donne ſa conſidération. Que penſer donc de ces ſiècles, où les rois & les

héros alloient à la célébrité, parce qu'ils étoient habiles à lancer une pierre, à frapper un coup de poing, &c.? Amycus, qui ſe diſoit fils de Neptune & de la nymphe Mélie, ne permettoit la ſortie de ſes états aux étrangers, qu'après qu'ils avoient lutté avec lui: mais quoique cette épreuve leur fût ordinairement fatale, il trouva enfin ſon vainqueur, & l'argonaute Pollux lui arracha la vie.

Dans ces tems, la Grèce étoit infeſtée de pareils brigands, qui attaquoient les voyageurs & qui les tuoient après les avoir vaincus. Hercule & Théſée travaillèrent ſucceſſivement à la purger de ces monſtres & vainquirent

à la lutte Antée & Cercyon.

Il étoit alors avantageux d'exceller dans tous les exercices du corps, parce qu'une bataille étoit moins une action générale, qu'une multitude de combats d'homme à homme. On ne connoiſſoit point encore l'art de faire mouvoir enſemble les différentes parties d'une armée. On marchoit en déſordre, & la victoire dépendoit moins du général, que de la force & de l'égalité de chaque ſoldat. On s'occupa donc des moyens d'augmenter cette force & cette agilité. On s'exerça pour la guerre, comme on ſe ſeroit exercé pour des combats ſinguliers; & on ne ſongea pas encore à former des troupes.

Voilà l'origine de ces exercices, qui ſont une preuve de la groſſièreté des Grecs.

Les jeux établis dans pluſieurs villes, le concours qui s'y faiſoit de toutes les parties de la Grèce, & les prix diſtribués aux vainqueurs portèrent inſenſiblement tous ces exercices à leur perfection. Mais ils devinrent moins utiles, à meſure que l'art militaire ſe perfectionna lui-même. Ils ne purent plus être du même uſage, quand les armées ſurent ſe mouvoir avec ordre & combattre en corps; & on vit alors combien il y avoit loin d'un homme qui s'y diſtinguoit à un homme de guerre.

La gymnaſtique militaire fut alors fort différente de la gymnaſtique des jeux, quoique dans l'origine, les deux n'euſſent été qu'un même art. La ſeconde, devenue inutile, ne put avoir déſormais que le plaiſir pour objet, & elle n'en fut que plus célèbre. On la nomma agoniſtique par rapport aux jeux publics, & athlétique parce qu'athlète eſt la même choſe que combattant.

La gymnaſtique athlétique donna lieu à des obſervations utiles. On remarqua, par exemple, que ceux qui s'exerçoient à la courſe, avoient ordinairement les jambes groſſes & les épaules déchargées; & qu'au contraire, les lutteurs

avoient les épaules épaiſſes & les jambes menues. On connut donc que la nourriture ſe diſtribue différemment, ſuivant le genre des exercices. On découvrit les inconvéniens qui naiſſoient des uns & des autres, & les avantages qu'on en pouvoit retirer. On alla même juſqu'à remarquer des effets différens dans la courſe en ligne droite, en cercle, en avant, en arrière, en habits & ſans habits. C'eſt que la variété des mouvemens doit varier la diſpoſition des parties du corps ; & ſi une eſt dégagée par un mouvement, une autre le ſera par un mouvement contraire.

De même, dans un homme nû, l'exercice doit produire d'autres

effets que dans celui qui eſt habillé ; parce que la tranſpiration eſt plus libre, & qu'au lieu de refluer dans le ſang, elle eſt emportée par l'air qui environne le corps.

Il n'eſt donc pas douteux que l'exercice ne puiſſe contribuer à la ſanté & à la force. Il peut même rendre la taille plus libre, plus dégagée, & donner à toute la perſonne, cet air aiſé qui eſt la ſource des graces. Il faut pour cela que le corps s'exerce ſans ſe fatiguer, qu'il s'accoutume de bonne heure à ſe mouvoir dans toutes ſortes de directions, & que même il ſe meuve régulièrement & en meſure. Alors le mouvement

diſtribuera également la nourriture, & fera croître le corps dans de juſtes proportions. C'eſt à quoi la danſe, telle qu'elle eſt aujourd'hui, eſt beaucoup plus propre que la gymnaſtique des Grecs.

Les anciens médecins, ayant fait des obſervations ſur les exercices de toute eſpèce, ne manquèrent pas de conſeiller des exercices, & ce remède fut à la mode, moins parce qu'il étoit bon que parce qu'il étoit conforme aux mœurs du tems. Les mœurs règlent les opinions, comme les opinions règlent les mœurs.

Voilà trois ſortes de gymnaſtique, la militaire, l'athlétique, la médicinale. Nous ne parlerons que de

la ſeconde, qui ſeule appartient aux jeux de la Grèce.

## CHAPITRE VIII.

*Des réglemens de la gymnaſtique athlétique, & des récompenſes accordées aux vainqueurs.*

LA gymnaſtique athlétique ne fit de grands progrès que dans le ſiècle de Périclès. C'étoit le tems où tout devoit ſe perfectionner. On remarque dans l'étude de l'hiſtoire qu'une choſe ne ſe perfectionne jamais ſeule, & que les hommes font tout-à-coup des progrès dans tous les genres. Long-tems barbares, parce qu'ils ſont long-tems avant de ſavoir penſer;

à peine ont-ils appris à réfléchir ſur une choſe qu'ils ſavent bientôt réfléchir ſur d'autres. En vain les objets de la réflexion varient, la manière de réfléchir eſt la même pour tous ; & c'eſt pourquoi, après pluſieurs ſiècles d'ignorance, les arts & les ſciences fleuriſſent toujours en même tems.

La paſſion pour les jeux athlétiques fut portée au point qu'on préféroit la qualité de bon athlète à celle de bon ſoldat ; & les exercices gymniques, parce que c'étoient des jeux, firent négliger les exercices militaires. Les Grecs y donnèrent tous leurs ſoins, dans ce même ſiècle où ils s'armoient à peine pour défendre la patrie.

Afin de former des athlètes, on multiplia les gymnaſes ou paleſtres. Le gymnaſiarque en étoit le chef. Il avoit ſous lui un grand nombre d'officiers; & pour rendre ſa place plus reſpectable, on y avoit joint une eſpèce de ſacerdoce. Cet homme régloit la police du gymnaſe : il diſtribuoit les récompenſes & les châtimens : il pouvoit faire célébrer les jeux en ſon nom : une baguette qu'il portoit étoit la marque de ſon autorité, & il en faiſoit même porter devant lui.

On n'étoit admis aux combats publics & ſolemnels, qu'après avoir fait pendant dix mois ſes exercices ſous un maître de paleſtre. Aucune profeſſion

profeſſion n'en étoit exclue ; il ſuffiſoit d'être d'une famille honnête, & de n'être ni eſclave ni étranger. Un certain Philammon n'y fut reçu, qu'après qu'Ariſtote en eut rendu un témoignage avantageux, & l'eut adopté pour ſon fils. Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, n'eut la permiſſion d'entrer en lice, que parce qu'il prouva qu'il étoit Argien d'origine.

Des magiſtrats préſidoient à la célébration des jeux, diſtribuoient les prix, & jugeoient des différens qui pouvoient naître. On les nommoit agonothètes, athlothètes ou ellanodiques, noms relatifs aux fonctions dont ils étoient chargés.

Quand les athlètes croyoient qu'on leur avoit fait quelqu'injuſtice, ils pouvoient en appeller au ſénat d'Olympie. Aux jeux Pythiens, c'étoient les amphictyons mêmes qui jugeoient des combats. Mais on pouvoit appeller de leur jugement à l'agonothète, c'eſt-à-dire, à l'intendant des jeux; & dans les derniers tems, de celui-ci à l'empereur. Au reſte, ces juges employoient dix mois entiers à s'inſtruire des règles athlétiques.

Les athlètes s'accoutumoient à ſupporter la faim, la ſoif, la chaleur, la pouſſière & toutes les incommodités d'un exercice pénible. Dans l'idée de ſe rendre plus forts, ils avoient choiſi les nourritures

qu'on croit les plus peſantes, du bœuf, du cochon & un pain fort groſſier. Leur voracité étoit extrême. Milon, le Crotoniate, ayant porté juſqu'au bout d'un ſtade un taureau de quatre ans, l'aſſomma d'un coup de poing, & le mangea, dit-on, en un jour.

Cet excès de nourriture ne pouvoit donner qu'une vigueur paſſagère. Les athlètes n'étoient propres ni aux fatigues d'un voyage, ni à celles de la guerre. Ils joignoient à un eſprit lourd & pareſſeux, une taille difforme, une pente invincible au ſommeil, une grande diſpoſition à l'apoplexie. Il étoit rare qu'ils conſervaſſent leur vigueur au-delà de cinq ans. Ils paroiſſent

n'avoir cherché qu'à donner plus de maſſe à leur corps.

Avant la célébration des jeux, les juges rappelloient aux athlètes les conditions, ſous leſquelles ils étoient admis ; & ils enjoignoient de ſe retirer à ceux qui pouvoient ſe reprocher quelque lâcheté ou quelque crime.

Enſuite un héraut promenoit chaque athlète dans toute l'étendue de la lice, & il invitoit les accuſateurs à ſe déclarer, s'il y avoit quelque choſe à dire contre ſa naiſſance ou ſes mœurs.

Enfin, après avoir fait jurer à tous d'obſerver régulièrement les loix preſcrites pour chaque eſpèce de combat, les gymnaſtes, ou

maîtres de paleſtre, leur faiſoient des exhortations. Ces diſcours ont même paru aſſez importans, pour que des rhéteurs aient cru devoir en preſcrire les règles.

Le ſort ayant marqué les rangs & apparié ceux qui devoient combattre enſemble, le héraut proclamoit les athlètes qui alloient paroître, & dont les noms avoient auparavant été inſcrits dans un régiſtre.

Il y avoit des prix deſtinés au vainqueur, & c'étoit la moindre de toutes les récompenſes auxquelles il pouvoit s'attendre.

Couronné, tenant une palme, & revêtu d'une robe à fleurs, il parcouroit le ſtade aux acclama-

tions du peuple, qui lui faiſoit des préſens. Un trompette le précédoit, & un héraut diſoit ſon nom & ſon pays.

Sa patrie lui préparoit un triomphe. Accompagné des marques de ſa victoire, monté ſur un char à quatre chevaux, & ſuivi de pluſieurs autres, il entroit par une brêche, afin de faire voir qu'une ville, qui avoit de pareils citoyens, n'avoit plus beſoin de murailles. Dans Agrigente, il y eut, au triomphe d'un Athlète, juſqu'à trois cens chars attelés chacun de deux chevaux blancs. Des feſtins donnés par le public & par des particuliers terminoient ces ſortes de fêtes.

Dirons-nous que les noms des vainqueurs étoient inſcrits dans les archives, que leurs victoires étoient chantées par des poëtes, qu'ils avoient droit de préſéance dans les jeux, qu'ils étoient entretenus aux dépens du public, qu'on leur élevoit des ſtatues? On faiſoit plus : on leur accordoit quelquefois les honneurs divins. Tel eſt l'excès auquel les Grecs ſe portèrent. Il ne faut pas s'étonner, ſi Cicéron dit qu'il étoit plus glorieux en Grèce d'avoir vaincu aux jeux Olympiques, qu'à Rome d'avoir obtenu les honneurs du triomphe.

Qu'un athlète, diſoit Euripide, excelle à la lutte, qu'il ſache lan-

cer un palet, appliquer un coup de poing ; que ſert à ſa patrie la couronne qu'il remporte ? repouſſera-t-il l'ennemi à coup de diſque ? le renverſera-t-il en luttant ? l'abattra-t-il d'un coup de poing ? Tout cela devient inutile, quand on eſt à la portée du fer.

C'eſt ainſi que parloient les perſonnes ſenſées. Mais le peuple aveugle ſe livroit avec paſſion à ces ſortes de ſpectacles ; & c'eſt en vain que Solon, réduiſant à 500 dragmes (1) la penſion d'un athlète vainqueur aux jeux Olympiques, avoit cru mettre un frein aux profuſions des Athéniens. Ce ſage lé-

(1) 225 livres.

giſlateur trouvoit cette eſpèce d'hommes fort à charge, & jugeoit leurs victoires plus affligeantes pour la patrie, que pour les antagoniſtes vaincus.

## CHAPITRE IX.

### *De la Courſe.*

LA courſe tenoit le premier rang parmi les exercices. C'eſt toujours par-là que commencent les jeux décrits par Homère, & c'eſt par cette raiſon que la courſe ouvroit le ſpectacle à Olympie. Il a même été un tems où elle en faiſoit toute la ſolemnité; car les autres combats gymniques n'y furent admis que ſucceſſivement.

Il y avoit trois ſortes de courſes; à pié, en char & à cheval.

La courſe à pié, comme la plus naturelle, a été la plus ancienne, & la courſe à cheval a été connue la dernière.

En effet, il n'eſt pas vraiſemblable que l'équitation ait été le premier uſage qu'on a fait des chevaux. On aura voulu les dompter, avant de haſarder de les monter. Or le moyen le plus ſimple & le moins riſqueux a été de les attacher à des maſſes peſantes. Des traîneaux auront donc été les premières voitures. Les rouleaux ſur leſquels on les aura élevés, ſeront devenus des roues, & on aura eu des chars ſemblables à nos charrètes.

Ce qui donne du poids à cette conjecture, c'eſt qu'aux tems héroïques, l'équitation n'étoit pas connue. Homère n'en parle jamais ; on avoit pourtant l'uſage des chars.

Les lieux, où ſe faiſoit la courſe à pié, n'eurent d'abord qu'un ſtade en longueur. C'eſt pourquoi ce nom leur fut donné. Dans la ſuite, ils en eurent davantage, & on continua à les nommer ſtades. On comprit même ſous cette dénomination, & la lice que parcouroient les athlètes, & l'eſpace qu'occupoient les ſpectateurs. Telle fut la dernière ſignification de ce mot.

Le ſtade d'Olympie étoit formé

par une eſpèce de terraſſe. Il avoit 600 piés en longueur. Le pié d'Hercule en avoit été la meſure. Le pythien avoit 400 piés de plus. C'eſt une choſe qui varioit.

Au milieu du ſtade, on plaçoit les prix deſtinés aux vainqueurs. A l'une des extrémités étoit une borne, une maſſe de pierre d'une largeur médiocre. L'autre étoit fermée par une corde tendue, ou par une tringle de bois. Les athlèthes étoient rangés le long de cette barrière, chacun à la place que le ſort lui avoit donnée. Là, ils préludoient par des ſauts ou d'autres mouvemens, & ils voloient au but, auſſi-tôt que la barrière s'ouvroit, c'eſt-à-dire, lorſ-

qu'on laiſſoit tomber la corde ou la tringle.

Il y avoit trois ſortes de courſes; celle du ſtade, où l'on fourniſſoit ſa carrière en arrivant au but; celle du diaule, c'eſt-à-dire, de la double lice, où après avoir fait le tour de la borne, on revenoit à la barrière; & la dudolique, qui n'étoit que la ſeconde doublée, triplée, &c.

Il n'étoit point permis de tirer ſon adverſaire par les cheveux, ni de le pouſſer pour l'écarter du but, ou pour le faire tomber. La légèreté devoit ſeule décider de la victoire. Il y avoit des courſes où les athlètes couroient nûs, & d'autres où ils étoient armés à la légère.

Ils avoient au moins un caſque, un bouclier & des bottines.

C'eſt Hercule qui, en inſtituant les jeux Olympiques, avoit établi que les athlètes paroîtroient nûs, ſoit parce que la nature de la plupart des combats ſembloit le demander, ſoit à cauſe de la chaleur de la ſaiſon; car ces jeux ſe célébroient au ſolſtice d'été. Dans les commencemens néanmoins les athlètes portoient une eſpèce d'écharpe, qui tomboit de la ceinture ſur les genoux; mais dans la ſuite ils la quittèrent, parce que celle d'un certain Orſippe s'étant déliée, il s'y embarraſſa les piés, & fit une chûte qui lui enleva la victoire. Au reſte, on ne ſe déſha-

billoit point pour la courſe des chars, ni pour l'exercice du javelot.

Cette nudité facilitoit l'uſage des onctions. On les faiſoit avec de l'huile, où l'on mêloit d'ordinaire de la cire & de la pouſſière, dont on ſe faiſoit ſaupoudrer. On vouloit par ce moyen augmenter la ſoupleſſe des parties du corps, & diminuer la diſſipation des eſprits.

Les lices, où ſe faiſoient les courſes à cheval ou en char, ſe nommoient hippodromes. Elles avoient quatre ſtades en longueur & un en largeur. Mais parce que cet eſpace ne paroiſſoit pas encore aſſez grand, on en faiſoit le tour juſqu'à ſix fois. Aux tems héroïques,

ce ſpectacle ſe donnoit dans de vaſtes plaines, & on ne ſe renferma dans un terrain plus étroit, que lorſqu'on voulut conſacrer un lieu à ces ſortes d'exercices.

Il n'eſt pas aiſé de ſe faire une idée exacte de l'hippodrome, quoique Pauſanias ait fait une deſcription de celui d'Olympie.

C'étoit un quarré long. A l'extrémité étoit une borne qui avoit peu de largeur, afin que dans la diſtribution des places, d'où l'on partoit, les chars euſſent tous à peu près le même eſpace à parcourir. Cependant ils avoient néceſſairement, au commencement de la carrière, de l'avantage les uns ſur les autres; parce qu'il n'étoit pas

poſſible de les placer tous à une égale diſtance du côté droit de la borne, par où il falloit tourner. C'eſt pourquoi les places ſe tiroient au ſort.

La borne étoit au milieu d'un petit quarré, terminé par une pente où on étoit entraîné, ſi on ne ſuivoit pas exactement le défilé. Il falloit pourtant courir dans cette tranchée, quand un char, briſé contre la borne, avoit fermé le paſſage. On faiſoit juſqu'à ſix fois le tour de la borne, & à chacun on venoit faire le tour d'un monument, qui étoit du côté de la barrière.

L'hippodrome étoit fermé par un mur à hauteur d'appui, le long

duquel ſe plaçoient les ſpectateurs. Aux deux extrêmités, étoient différens monumens, & du côté de la barrière, il y en avoit un entr'autres, auquel on attribuoit la propriété de troubler les chevaux.

La barrière paſſoit pour un grand morceau d'architecture. C'étoit une place de 400 pieds de long, environnée de remiſes. Elle avoit la forme d'une proue de vaiſſeau. Concave en dedans & convexe en dehors, elle s'élargiſſoit vers les côtés, & ſe rétréciſſoit vers la lice. Au milieu étoit un autel, & ſur cet autel un aigle de bronze, qui déployoit ſes aîles, & qui lorſque tout étoit prêt s'élevoit par le

moyen d'un reſſort. Au même inſtant s'abaiſſoit & deſcendoit ſous terre un dauphin, ſoutenu ſur une eſpèce de colonne, qui étoit à l'entrée de l'hippodrome. C'étoit alors que les chars ſortoient des remiſes, & venoient prendre, à l'entrée de la lice, la place que le ſort donnoit à chacun. Ils pouvoient courir dix à la fois, ou même davantage.

Les chars ne différoient guère que par l'attelage. Très-légers, ils étoient à deux, à quatre chevaux de front. Quelquefois on y atteloit des poulins, d'autres fois des mules. Ce n'étoit qu'une eſpèce de coquille, montée ſur deux roues, & dans laquelle l'athlète étoit

obligé de ſe tenir debout. Alexandre fut vainqueur dans une courſe de chars. Mais on pouvoit diſputer le prix par ſes écuyers. Philippe en remporta un de la ſorte dans une courſe à cheval.

Celle-ci ne ſe faiſoit pas vraiſemblablement dans le même hippodrome : car la borne, qui étoit dangereuſe pour les chars, ne l'auroit pas été pour les chevaux.

Quelquefois monté ſur un cheval, on en menoit un ſecond. Au milieu de la courſe, on ſautoit à terre, & on achevoit la carrierre, en courant entre les deux chevaux, qu'on tenoit par le mords. Les Grecs ne connoiſſoient ni la ſelle ni les étriers.

## CHAPITRE X.

*Des autres Exercices athlétiques.*

LORSQUE des athlètes alloient combattre au pugilat, ils s'affermiſſoient ſur leurs pieds, & prenant l'attitude la plus propre à mettre leur tête à l'abri des coups, ils élevoient les bras à la hauteur du front, les étendoient en avant & arrondiſſoient le dos. Enſuite ſe menaçant à poings fermés, ils frappoient l'air, & ſe harceloient quelquefois des heures entières. D'autres fois, ils s'attaquoient bruſquement, & c'eſt, ſur-tout, à la tête qu'ils dirigeoient leurs

coups. Fixant leurs regards l'un ſur l'autre, & ſe meſurant des yeux, chacun cherchoit l'endroit foible de ſon antagoniſte, & tâchoit, ſur-tout, de faire en ſorte qu'il eût le ſoleil en face. Lorſqu'ils étoient trop fatigués pour continuer le combat, ils le ſuſpendoient de concert; & revenant à la charge après quelques momens, ils ſe frappoient juſqu'à ce que l'un des deux fût obligé de demander quartier. Un athlète étoit, ſur-tout, attentif à diminuer la confiance que ſon adverſaire auroit pu prendre par la connoiſſance de tous ces avantages, & ne négligeoit rien pour cacher la douleur des coups qu'il avoit reçus. Euridamas de Cyrène,

ayant eu les dents briſées, les avala. Il fut vainqueur.

Quelquefois, les Athlètes tomboient morts ou mourans ſur l'arène. D'autres fois, ils étoient eſtropiés pour le reſte de leurs jours. Pour l'ordinaire, ils ſortoient du combat ſi défigurés & ſi difformes, qu'il n'étoit pas poſſible de les reconnoître; & ils devenoient mépriſables aux yeux du peuple même qui les avoit applaudis.

Pour rendre ces combats plus terribles, on imagina des armes offenſives & des armes défenſives. Les premières étoient des eſpèces de gantelets, formés de bandes de cuir, qui après avoir enveloppé

le poing, venoient s'attacher à l'avant-bras, & auxquels on joignoit quelquefois des plaques de cuivre, de plomb ou de fer. Les armes défenſives étoient une calotte, qui couvroit les tempes & les oreilles.

C'étoit, ſur-tout, pour les lutteurs que les frictions & les onctions étoient en uſage. Propres à faire mouvoir le ſang avec plus de rapidité, & à diminuer la trop grande tranſpiration, elles contribuoient à la force & à la ſoupleſſe.

Repréſentez-vous deux hommes qui s'empoignent réciproquement, qui entrelacent leurs bras; ils ſe tirent, ils ſe pouſſent, ils ſe ſecouent, ils ſe heurtent du front, ils

ils ſe jettent par terre, ils roulent l'un ſur l'autre, ils ſe ſaiſiſſent à la gorge, ils ſe tordent le cou, &c. D'autres fois, ils ſe croiſoient les doigts, ſe les ſerroient fortement, ſe pouſſoient en joignant les paumes des mains, ſe tordoient les bras, les poignets, toutes les jointures; & le combat ne finiſſoit, que lorſqu'un des deux demandoit quartier.

Pour être couronné, il falloit qu'un lutteur eût combattu trois fois, & fût vainqueur au moins deux.

Quelquefois les mêmes athlètes combattoient à la lutte & au pugilat, & la réunion de ces deux jeux formoit ce qu'on nommoit pancrace.

Des maſſes de bois, de pierre, de cuivre ou de fer, les unes informes, les autres plates & circulaires, quelques-unes rondes & polies, étoient ce qu'on nommoit diſque, d'un mot qui ſignifie jetter, lancer. Quelquefois ces diſques étoient percés par le milieu, & on y paſſoit une corde afin de les lancer avec plus de force; en général, ils étoient fort lourds, & cependant les athlètes les jettoient en l'air, les recevoient & les repouſſoient avec autant de facilité que d'adreſſe; & c'eſt ainſi qu'ils préludoient.

Afin de les rendre moins gliſſans, on les rouloit dans la pouſſière, & quand on les vouloit lancer,

on les tenoit de manière que le bord inférieur fût engagé dans la main, & ſoutenu par les quatre doigts recourbés en avant, pendant que la ſurface poſtérieure étoit appuyée contre le pouce, la paume de la main, & une partie de l'avant-bras. Enſuite on avançoit un pié, on ſe courboit en avant, & après avoir balancé le bras à pluſieurs repriſes, on pouſſoit le diſque de la main, du bras, & de tout le corps. On ne le dirigeoit au reſte vers aucun but; c'étoit ſeulement à qui le jetteroit plus loin.

Ces athlètes ſe nommoient diſcoboles. Ils étoient ordinairement nûs, & ſe frottoient d'huile, ainſi que les lutteurs.

Tantôt on lançoit des javelots, tantôt on faiſoit des ſauts périlleux. Quelquefois on pouſſoit des balles avec le poing, la paume de la main, ou le pié. Quand elles étoient fort groſſes & fort dures, on ſe garniſſoit la main de courroies; car les Grecs ne connoiſſoient pas les raquettes. Mais ces choſes ne méritent pas de nous arrêter.

C'étoit de la force qu'il falloit, ſur-tout pour le pugilat, la lutte, & le pancrace; au lieu que les autres exercices demandoient de l'agilité. Les Grecs nommoient les premiers peſans, les ſeconds légers; & Hercule a été l'objet de leur admiration pour avoir excellé dans tous. Ces ſortes d'athlètes,

qui étoient rares, s'appelloient pentathles, c'eſt-à-dire, habiles à cinq eſpèces de combats; au ſaut, au diſque, au javelot, à la lutte, à la courſe. Dans la ſuite, on y joignit le pugilat, & ils conſervèrent le même nom. Au reſte le ſaut, le javelot & le diſque étoient toujours réunis; car on ne voit pas qu'aucun athlète fît profeſſion d'un de ces exercices à l'excluſion des autres.

Le pentathle n'étoit couronné que lorſqu'il avoit vaincu dans tous les jeux. Mais on avoit attention de ne le mettre aux priſes qu'avec un autre pentathle. Il auroit eu trop de déſavantage à entrer en lice avec un athlète, borné à un ſeul genre.

# CHAPITRE XI.

## *Des Combats littéraires.*

LES poëtes ſe rendoient aux jeux publics. Ils chantoient les dieux, ils chantoient les vainqueurs; & il ſe faiſoit autour d'eux un concours qui formoit un nouveau ſpectacle. On commença donc à les comparer, à les apprécier, à les préférer les uns aux autres.

Alors on s'étonna qu'ayant propoſé des prix aux exercices du corps, on eût laiſſé ſans récompenſe les talens de l'eſprit. On établit donc des prix pour les poëtes.

On ne connoît pas l'époque de

cette inſtitution. On voit ſeulement que vers la ſoixantième olympiade, 540 ans avant J. C. Pindare fut vaincu cinq fois par Corinne. Ces jeux néanmoins n'eurent jamais la célébrité des premiers.

Les combats des poëtes tragiques ne devinrent célèbres que vers la ſoixante-dixième olympiade. Il falloit diſputer le prix par une tétralogie, c'eſt-à-dire par trois pièces tragiques & une ſatyre. Ils ſe célébroient aux Dioniſyaques, aux Lénées, aux Chitriaques, ſolemnités conſacrées à Bacchus, & aux Panathénées, fête conſacrée à Minerve.

Platon, dans ſa jeuneſſe, avoit compoſé une tétralogie; il l'avoit

même donnée pour la faire jouer aux Dioniſyaques ; mais, ayant entendu Socrate, il la retira, & abandonna la poéſie.

Il y eut auſſi des prix pour les pièces comiques, pour la muſique & pour l'éloquence. Mais il y a des choſes qu'on ne peut épuiſer, comme il y en a d'autres qu'on ne ſauroit trop étudier.

## CHAPITRE XII.

### *Des Prix.*

Les prix n'étoient pas les mêmes dans toutes les villes où l'on célébroit des jeux. A Lacédémone, Thèbes, Sicyone, Argos, Tégée, &c. on donnoit au vainqueur des

eſclaves, des chevaux, des mulets, des bœufs, des vaſes d'airain, des trépiés, des coupes d'argent, des vêtemens, des armes, ou même de l'argent monnoyé. Mais les plus célèbres étoient ceux où le prix n'étoit qu'une ſimple couronne. Aux jeux Olympiques elle étoit d'olivier, de pin aux Iſthmiques, d'ache aux Néméens, de laurier aux Pythiens. Tout cela cependant a ſouffert, ſuivant les tems, bien des variations; & il y a des écrivains qui parlent de couronnes d'or, diſtribuées aux jeux Olympiques.

L'athlète étoit couronné ſur le champ de victoire par un héraut. Quelquefois il l'étoit ſans avoir

combattu, & c'eſt lorſqu'il ne s'étoit trouvé perſonne, qui osât entrer en lice avec lui. Il pouvoit même l'être après avoir péri dans le combat. Le pancratiaſte Arrachyon, ſaiſi à la gorge par ſon adverſaire, lui prit le pié, & lui caſſant un orteil, l'obligea par la douleur qu'il lui fit, à demander quartier, dans le tems qu'il étoit ſuffoqué lui-même, & qu'il expiroit. Il fut déclaré vainqueur.

Lorſque les athlètes n'obſervoient pas les loix preſcrites, non-ſeulement ils étoient privés du prix, mais ils étoient encore frappés de verges. On mettoit à l'amende ceux qui étoient convaincus d'avoir voulu corrompre leurs adverſaires,

& de cet argent, on élevoit des ſtatues aux dieux.

Les jeux Olympiques étoient les plus célébres de tous, & c'étoit ſur-tout à ceux-là qu'il étoit glorieux de remporter le prix. Depuis qu'ils furent rétablis par Iphitus, à la ſollicitation de Lycurgue, & ſur le modèle de ceux qu'Homère avoit décrits, ils ſe renouvellèrent exactement au bout de quatre ans révolus.

Nous avons vu que le principal avantage de ces jeux a été de contribuer à policer les peuples de la Grèce. Ils y étoient d'autant plus propres, qu'on les célébroit pour honorer les dieux, les héros & les grands hommes; & que les

Grecs, par une ſuite de circonſtances, n'ayant fait qu'une même choſe de leurs ſuperſtitions & de leurs plaiſirs, ces jeux avoient tout ce qu'il falloit pour produire un grand concours, & par conſéquent pour accoutumer les peuples à vivre enſemble.

## CHAPITRE XIII.

### *Principales révolutions du peuple Juif.*

DANS les ſiècles que nous avons parcourus, les Juifs ſont ſi fort ſéparés des principales nations, qu'à peine avons-nous eu occaſion d'en parler. Mais un abrégé ſuffiſant pour faire connoître ce peuple, on

on eſt en état de l'étudier avec quelque réflexion, & nous allons eſſayer de le faire obſerver.

Preſque toute la terre étoit idolâtre. Tharé, pour parler le langage de l'écriture, adoroit les dieux étrangers, lorſqu'Abraham, appellé de Dieu, fut le chef d'un peuple connu ſous différens noms. Les Hébreux furent d'abord ainſi nommés, ou d'Heber dont ils deſcendoient, ou du mot *havar* qui ſignifie étranger. Ils prirent le nom d'*Iſraélites*, de Jacob, qui eut le ſurnom d'Iſraël après ſon combat avec l'ange; de *Juifs*, de la tribu de Juda; enfin celui de *Peuple de Dieu*, de l'alliance que Dieu contracta avec eux.

La famille de Jacob, tranſportée en Egypte, étoit en tout de ſoixante-dix perſonnes. Elle s'accrut, en 215 ans, au point de donner de l'ombrage aux rois d'Egypte. On voulut donc opprimer les Iſraélites; mais Dieu les protégeoit, & leur nombre augmenta de plus. Six cent mille hommes, ſans compter les femmes, les enfans & les vieillards, ſortirent d'Egypte ſous la conduite de Moyſe.

L'intervalle, depuis Jacob juſqu'à Moyſe, ne comprend néanmoins que cinq générations; & par conſéquent, cette multiplication extraordinaire doit être regardée comme un effet de la protection de Dieu. Il faut faire cette obſer-

vation, afin de ſentir qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de juger de la population des premiers tems, d'après un fait de cette eſpèce. C'eſt une erreur où l'on eſt tombé. On compte, a-t-on dit, neuf ou dix générations depuis le déluge juſqu'à Abraham. Or, ſi nous jugeons de toutes les familles par celle de Jacob, en neuf générations, celle de Meſraïm ſe ſera multipliée juſqu'au nombre de cent millions, & en dix juſqu'à dix mille millions. C'eſt ainſi qu'avec des calculs, on trouveroit dans l'Egypte ſeule, au tems d'Abraham, plus d'habitans que toute la terre n'en peut contenir.

Les Iſraélites ſont une preuve

bien ſenſible du penchant des hommes à l'idolâtrie. Favoriſés de Dieu, perſécutés par les idolâtres, tout ſembloit devoir les éloigner du culte des idoles. Cependant c'eſt en Egypte même qu'ils ont commencé d'oublier le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob. Rejettez, leur dit Joſué, ces dieux que vos pères ont adorés dans la Méſopotamie & dans l'Egypte.

Depuis la ſortie d'Egypte, juſqu'à Saül, l'intervalle eſt d'environ 400 ans. Il ne préſente qu'une ſuite d'apoſtaſies & de ſervitudes; un peuple toujours ingrat, un Dieu toujours juſte, toujours bon, qui punit & qui pardonne.

Dans le déſert, ce ſont des mur-

mures continuels, défiance de la providence, abandon du culte du vrai Dieu, conſpiration contre Moyſe. Tous les prodiges opérés ſont oubliés. Châtiés, ils rentrent dans le devoir, & bientôt après, ils redeviennent encore plus coupables.

Cependant Dieu leur livre les nations qui habitoient la terre promiſe. Au lieu de les exterminer, comme il le leur avoit ordonné, ils s'allient avec quelques-unes, & adorent les idoles. Leur idolâtrie eſt punie par l'eſclavage. Ils ſont livrés à Chuſan, roi de Méſopotamie. Ils reviennent à Dieu, qui leur envoie Othoniel pour les délivrer de l'oppreſſion. Après la mort

de ce libérateur, nouveau crime, nouvelle ſervitude, ſous Eglon, roi des Moabites. Nouveau retour vers Dieu, qui les délivre encore. C'eſt ainſi qu'ils ſont ſucceſſivement livrés à Jabin, roi des Chananéens, aux Madianites, aux Philiſtins & aux Ammonites.

Les libérateurs, que Dieu leur envoie de tems en tems, ſont nommés juges dans l'écriture. Ce n'étoient pas de ſimples magiſtrats, établis ſeulement pour rendre la juſtice. Il y en a même eu quelques-uns qui n'ont jamais exercé les fonctions de la judicature. Tel a été Samſon. Ils avoient une puiſſance ſouveraine, dont Dieu ſeul marquoit les bornes. Ils étoient,

pour ainſi dire, ſes lieutenans. Leur dignité n'étoit pas héréditaire. Ce n'étoit pas le peuple qui les choiſiſſoit, à moins que ſon choix ne dût tomber ſur ceux que Dieu auroit choiſis lui-même. C'eſt ainſi, par exemple, que Dieu permit aux Iſraélites d'élire Jephté pour les défendre contre les Ammonites. Le pouvoir d'un juge ne s'étendoit pas toujours ſur tout Iſraël. Il n'avoit d'autorité que ſur la partie du peuple, qui s'étoit ſoumiſe à ſon gouvernement, ou à laquelle Dieu l'avoit prépoſé.

Les juges décidoient de la guerre & de la paix. Lorſqu'ils jugeoient les procès des particuliers, c'étoit ſouverainement. Ils étoient les pro-

tecteurs des loix, les défenſeurs de la religion. Mais Dieu, qui déclaroit ſes volontés par les prêtres, par l'oracle de l'Urim & du Thummim (1), étoit le ſeul légiſlateur.

---

(1) Dieu rendoit des réponſes, lorſqu'il étoit conſulté par le grand-prêtre, revêtu de l'éphod, où étoient attachés l'Urim & le Thummim. Quelques-uns diſent que ces deux mots qui ſignifient *doctrine & vérité*, étoient gravés ſur une lame d'or, qui étoit au milieu du rational. D'autres prétendent que l'Urim & le Thummim étoient deux pierres précieuſes, qui faiſoient connoître la vérité, par l'éclat extraordinaire qu'elles répandoient. Quoi qu'il en ſoit, le grand-prêtre rendoit des oracles, lorſqu'il étoit revêtu de ſes habits.

Samuël a été le dernier juge. Il y avoit vingt-huit ans qu'il gouvernoit, lorſque le peuple demanda un Roi. Dieu ; qui regarda cette démarche comme une inſulte faite à ſa majeſté, donna Saül dans ſa colère. En effet Saül oublia bientôt ce qu'il devoit à Dieu, & ſe perdit par ſon orgueil.

David, qui lui ſuccède, eſt un exemple de vertu & de courage. Cependant il tombe dans le crime, & il en eſt puni par les déſordres qui arrivent dans ſa famille. Ce roi reconnoît ſa faute, ſe repent & ſe ſoumet à la volonté de Dieu.

Juſqu'à David, la prophétie avoit été rare dans Iſraël. On conſultoit

le grand-prêtre, par l'Urim & le Thummim, ſur ce qu'il falloit entreprendre. Depuis David, Dieu ſuſcita des prophètes, que les rois conſultoient, ou qui rappelloient les rois à leurs devoirs.

Salomon, ce roi ſi ſage, ſi éclairé, tombe dans l'idolâtrie. Roboam, pour avoir ſuivi les conſeils de ſes courtiſans, ne règne plus que ſur les tribus de Juda & de Benjamin. Les dix autres choiſiſſent Jéroboam pour roi. Ainſi ſe formèrent deux royaumes, celui de Juda & celui d'Iſraël.

Jéroboam, élevé ſur le trône pour punir l'idolâtrie de Salomon, devient lui-même idolâtre; & preſque tous ſes ſucceſſeurs tombent

dans le même aveuglement. Inſtrument dont Dieu ſe ſert dans ſa colère, chacun d'eux punit l'impiété de celui qui le précède, pour être bientôt puni par celui qui le ſuit.

En vain Dieu envoie des prophètes aux Iſraélites ; ce peuple ne ceſſe de l'irriter par ſes crimes. Il eſt livré à ſes ennemis. Le royaume, fondé par Jéroboam, eſt détruit au bout de deux cens cinquante-quatre ans. Salmanaſar emmène les dix tribus en captivité.

Juda ne demeura pas fidèle au Seigneur. Les mêmes crimes méritèrent les mêmes châtimens. Cent & quelques années après la diſperſion des Iſraélites, Dieu livra le

royaume de Juda à Nabuchodonoſor, & les Juifs furent tranſportés à Babylone.

Les Iſraélites ſont rejettés pour toujours. Mais les Juifs, ayant été châtiés par une captivité de 70 ans, obtiennent de Cyrus la permiſſion de rebâtir Jéruſalem. Depuis cette époque, ils ſont gouvernés par les ſouverains pontifes, & ils deviennent enfin plus fidèles au Seigneur.

Les prêtres chez les Hébreux ne ſe bornoient pas au ſoin des choſes de religion; ils ont eu de tout tems beaucoup de part aux affaires du gouvernement. Voilà pourquoi, lorſque les Juifs n'eurent plus de roi particulier, & qu'ils

eurent ſecoué toute domination étrangère, les prêtres ſe trouvèrent en poſſeſſion de l'autorité, & réunirent enfin la royauté au ſacerdoce. C'eſt ce qu'il faut développer.

Moyſe a été le premier pontife; mais le ſacerdoce ne paſſa pas à ſes deſcendans. Dieu choiſit pour l'exercer, Aaron & ſa poſtérité. Les autres branches de la tribu de Levi formèrent le corps des lévites, ſubordonné à celui des prêtres.

Une des choſes qui a pu d'abord contribuer à la puiſſance des lévites & des prêtres, c'eſt le ſoin qu'ils ont toujours eu de ne point ſe méſallier, c'eſt-à-dire, qu'aucun d'eux n'auroit pris une femme dans

une autre tribu. S'il arrivoit que quelqu'un eût manqué à cette loi, il étoit exclu du miniſtère de l'autel, & de tous les droits du ſacerdoce. Il n'étoit pas poſſible d'entrer dans ce corps, à la faveur d'une naiſſance équivoque, parce que l'on conſervoit, dans des régiſtres, la généalogie exacte de toutes les branches de Lévi.

Si l'ordre ſacerdotal, moins jaloux de ſes prérogatives, ſe fût allié avec les autres tribus, il ſe ſeroit inſenſiblement confondu avec elles. Les prêtres & les lévites auroient eu des intérêts différens, ſuivant les familles où ils ſeroient entrés. Dès-lors moins réunis, ils auroient été moins puiſſans.

La loi, qui défendoit ces alliances, formoit donc un corps, dont les membres étoient animés d'un ſeul & même eſprit; & dont, par conſéquent, l'autorité étoit d'autant plus grande, que les autres tribus, en ſe mêlant, en ſe confondant, brouilloient leurs intérêts, & ſemoient de nouvelles diviſions parmi elles.

Ce corps dut encore ſa puiſſance à ſes richeſſes. Il ne pouvoit manquer d'en avoir de conſidérables, puiſque les lévites levoient la dîme ſur tous les revenus d'Iſraël. Ils payoient la dîme de cette dîme aux prêtres; & le ſouverain ſacrificateur en avoit la principale partie. Chef du clergé, il étoit le

juge & l'arbitre de tout ce qui concernoit la religion, il avoit la prééminence par ſes richeſſes comme par ſes fonctions, & ſon pouvoir n'étoit pas beaucoup au-deſſous de celui du ſouverain.

Tout dans le grand-prêtre étoit digne de la majeſté de ſon miniſtère. Sa naiſſance étoit ſans tache, & les défauts du corps ſuffiſoient pour exclure de cette dignité. Il ne paroiſſoit au temple qu'avec des habits d'une grande magnificence. Lui ſeul jouiſſoit du privilège d'entrer dans le ſanctuaire; il n'y entroit qu'un ſeul jour de l'année; & ce jour n'en étoit que plus ſolemnel. Enfin l'oracle de la vérité étoit attaché à ſa perſonne, & il

annonçoit l'avenir, lorſqu'il étoit revêtu des ornemens ſacerdotaux.

La dernière cauſe de la puiſſance des prêtres, c'eſt que leurs fonctions n'étoient incompatibles avec aucune ſorte d'emplois. Pendant que les autres tribus étoient exclues du miniſtère de l'autel, les prêtres entroient dans les charges de judicature, montoient aux grades militaires, participoient, en un mot, à toutes les dignités. Ils occupoient preſque tous les tribunaux d'Iſraël. On les voyoit dans les troupes, en qualité de ſoldats, d'écrivains & de généraux. Il y avoit même à l'armée des emplois qui étoient réſervés à eux ſeuls, tel

étoit celui de ſonner de la trompette. Enfin la ſouveraine ſacrificature étoit à vie, ce qui donnoit au grand-prêtre tout le tems d'affermir ſon autorité, ou même de la tranſmettre plus grande qu'il ne l'avoit reçue. Ce ne fut que ſous les Grecs & les Romains, que cette dignité, conférée au gré des rois & des empereurs, paſſa ſouvent d'une main dans une autre. Alors elle ſe vendoit, même comme à l'enchère.

Il eſt certain que, dans l'origine, le gouvernement des Hébreux étoit une théocratie : Dieu gouvernoit ſon peuple par le moyen des prêtres, & toute l'autorité étoit dans le clergé. Ce ſont les prêtres, dit

Joſephe, qui ont ſoin de faire obſerver la loi, & de maintenir la diſcipline; ils ſont juges des différens, ils ordonnent de la punition des coupables.

On ne trouve point qu'en Egypte, les Iſraélites aient eu une police particulière. Leur gouvernement n'a commencé que lorſque la loi fut donnée ſur le mont Sinaï. Alors Moyſe jugea ſouverainement tout Iſraël. Peu après, il fut aidé par un corps de ſoixante-dix anciens que Dieu choiſit. Enfin ce légiſlateur régla lui-même la police que les Iſraélites ſuivroient dans la terre promiſe. Il ordonna qu'on établiroit des tribunaux dans chaque ville; & comme il réſerva

toutes les grandes affaires aux prêtres de la race d'Aaron, le grand prêtre ſe trouva le chef de tous les juges, & le préſident de tous les tribunaux.

Cependant cette forme de gouvernement fut ſujette à des variations. L'inconſtance des Hébreux, leur penchant à l'idolâtrie, leurs ſchiſmes, leurs ſervitudes, en un mot, les viciſſitudes, auxquelles ils ont été expoſés, ne pouvoient manquer de diminuer quelquefois l'autorité des prêtres, & d'altérer les premiers principes de la police.

Il ne nous eſt pas même poſſible de ſuivre toutes ces variations. Nous ne connoiſſons qu'im-

parfaitement comment les Iſraélites étoient gouvernés ſous les juges. Il ne paroît pas même que l'adminiſtration fût alors aſſujettie à des règles générales & conſtantes; & ce n'eſt que ſous Samuël que le gouvernement commence à reprendre l'ordre établi par Moyſe.

Sous la monarchie, la puiſſance des prêtres dépendit beaucoup de la piété des ſouverains. Ils perdirent peut-être encore plus que Roboam à la ſéparation des dix tribus. Après la captivité de Babylone, devenus les chefs de la nation, ils reprirent l'autorité; & lorſqu'ils eurent ſecoué le joug des rois de Syrie, ils montèrent ſur

le trône. Mais après les tems prédits, la couronne paſſa ſur une tête étrangère. La Judée fut enſuite réduite à deux repriſes en province romaine. Enfin la révolte amena la ruine de Jéruſalem & la diſperſion du peuple.

Pour achever le tableau du peuple juif, il nous reſte à conſidérer quelques objets, que nous allons traiter ſéparément.

## CHAPITRE XIV.

### *Des Prophéties.*

PRÉDIRE l'avenir eſt ce que nous entendons par prophétiſer. Mais les Juifs donnoient à ce mot une ſignification plus étendue. Tout

homme inſpiré, tout homme qui parloit de la part de Dieu, étoit prophète.

On compte ſeize prophètes, Iſaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, Oſée, Joël, Amos, Abdias, Michée, Jonas, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie & Malachie. Les quatre premiers ſont nommés grands prophètes, parce qu'ils ont laiſſé un plus grand nombre d'écrits, & par une raiſon contraire, les douze autres ſont nommés petits prophètes.

La prophétie, dans le ſens des Hébreux, remonte au commencement du monde. Joſeph, Jacob, Abraham, Noé, Hénoch, Adam, ont été inſpirés.

Sous les patriarches, la prophétie ne paroît avoir été qu'oracle. Dans la ſuite, elle fut écrite. Comme la religion s'altéroit tous les jours, Dieu ſuſcita Moyſe pour donner une forme durable au culte qu'il voulut établir. Aaron & Joſué furent auſſi inſpirés. Mais ſous les juges, il n'y eut proprement que la prophéteſſe Débora, quoique les Juifs aient donné le nom de prophète à pluſieurs juges, qui avoient rendu de grands ſervices à la nation.

Le nombre des prophètes fut grand du tems de Samuël. Ils ſe formoient par troupes ſous ſa conduite, & depuis ce Juge juſqu'à la captivité de Babylone, la ſuite n'en

n'en eſt point interrompue. Ils ceſsèrent peu après, & Malachie eſt le dernier. Le peuple, devenu plus fidèle, n'avoit plus le même beſoin de ce ſecours; & l'attente du Meſſie tant de fois annoncé ſuffiſoit pour ſoutenir le zèle des Hébreux.

Un ſac étoit l'habit ordinaire des prophètes. Leur frugalité étoit extrême. Ils vivoient dans la pauvreté, ſéparés du peuple, occupés à la prière, au travail, à l'inſtruction, à l'étude.

Leurs oracles rendoient la divinité toujours préſente dans Iſraël. Ils annonçoient la vérité avec un courage, que rien ne pouvoit ébranler; & ils défendoient la religion

contre l'impiété des princes, & contre les dérèglemens des particuliers. Reſpectés ſous les rois pieux, ils ont joui d'une grande autorité; perſécutés ſous les rois impies, pluſieurs ont fini d'une mort violente.

Toutes les prophéties conduiſent au Meſſie. Elles annoncent ſes myſtères, ſa naiſſance, ſon miniſtère public, ſa paſſion, ſa mort, ſa ſépulture, ſa réſurrection, ſon règne, la réprobation des Juifs, la vocation des Gentils, la ruine de l'idolâtrie & tout ce qui doit arriver par rapport à la religion juſqu'au dernier avènement de J. C. L'évènement, qui les a juſtifiées dans les ſiècles paſſés, ne permet pas

de douter qu'elles ne s'accompliſſent encore dans les ſiècles à venir. La diſperſion des Juifs dépoſe tous les jours de leur vérité. Quel autre que Dieu pouvoit avant le tems connoître la naiſſance d'un homme, ſon nom, ſes actions miraculeuſes, toutes les circonſtances de ſa vie, ſa mort & ſa réſurrection ?

## CHAPITRE XV.

### *Révolutions dans la doctrine des Juifs.*

LES Juifs n'ont cultivé ni les arts, ni les ſciences. Nous ne leur devons rien à cet égard. La religion fut leur unique étude,

& dans ce genre, ils ont eu les plus grands maîtres. Par la religion, nous entendons non ſeulement le culte rendu à la divinité, mais encore la police civile; car chez eux, celle-ci faiſoit partie de la première, & lui étoit même ſubordonnée.

Juſqu'à Moyſe, la tradition ſeule conſerva le culte & la police. Après lui, Joſué ſoutint les Iſraélites dans la pratique de la loi, par ſes inſtructions, par ſes miracles, par ſon autorité & par ſon exemple. Dans la ſuite, ce peuple eut de tems en tems des libérateurs qui l'éclairèrent au moins par intervalles, & qui le rappellèrent à ſes devoirs. Enfin Samuel établit une

école, d'où ſortirent un grand nombre de prophètes. A ces hommes extraordinaires, il faut joindre les prêtres qui étoient les dépoſitaires de la loi, & qui tenoient des écoles ouvertes à Jéruſalem & ailleurs. Tous ces docteurs ont enſeigné les mêmes dogmes. Réunis contre l'idolâtrie qu'il falloit continuellement combattre, aucun d'eux ne s'eſt écarté de la doctrine de Moyſe.

Mais lorſque l'idolâtrie fut tout-à-fait étouffée, & que Dieu ceſſa d'envoyer des prophètes, on vit naître des doutes ſur les choſes de la religion, & les conteſtations commencèrent. Il ſemble que ce peuple inquiet fut condamné à

être toujours diviſé. On diſputa donc ſur le dogme, & il ſe forma pluſieurs ſectes.

Les lieux, où les docteurs enſeignoient, ſe nommoient ſynagogues, mot qui ſignifie proprement aſſemblée du peuple. C'eſt encore ainſi que les Juifs nomment aujourd'hui les lieux où ils s'aſſemblent pour l'exercice public de leur religion. L'eſprit de diſpute s'introduiſit bientôt dans ces écoles; il ſe répandit au-dehors, & infecta toute la nation. Chacun voulut prendre un parti, chacun voulut être diſciple ou docteur. Il ſe forma continuellement de nouvelles ſynagogues. Il n'y eut point de claſſe de citoyens, qui ne voulût avoir la ſienne; & ces

écoles ſe multiplièrent au point, que ſur la fin, il y en avoit dans Jéruſalem juſqu'à quatre cens, ou même davantage. Cela ſeul étoit capable de hâter la ruine de la religion.

Chaque ſynagogue avoit ſes juges, ſes patriarches, ſes apôtres, ſes préſidens, ſes chefs, & d'autres miniſtres qu'on nommoit anges, c'eſt-à-dire, meſſagers. Les juges des ſynagogues exerçoient leur autorité ſur ceux qui violoient la loi, & ſur ceux dont ils condamnoient la doctrine. Cependant le tems approchoit, où ce peuple devoit être rejetté. L'Eſprit-Saint, qui avoit livré les docteurs juifs à de vaines diſputes, ſe re-

tira enfin tout-à-fait ; & depuis J. C. les livres des rabbins, c'eſt-à-dire, des docteurs juifs, n'ont été qu'un tiſſu de fables, de viſions & de puérilités.

Il y a eu trois ſectes chez les Juifs ; les Phariſiens, les Saducéens, les Eſſéniens.

Les Phariſiens ſe piquoient d'une grande exactitude dans l'obſervation de la loi. Ils la portoient même juſqu'à la ſuperſtition, puiſqu'ils prétendoient que, le jour du ſabbat, il n'étoit pas permis à J. C. de guérir des malades, ni aux malades de venir demander leur guériſon. Ils jeûnoient beaucoup, faiſoient de longues prières, diſtribuoient de grandes aumônes, s'im-

poſoient des auſtérités de toute eſpèce. Quoique toute cette vertu ne fût qu'oſtentation, elle leur acquit une grande autorité.

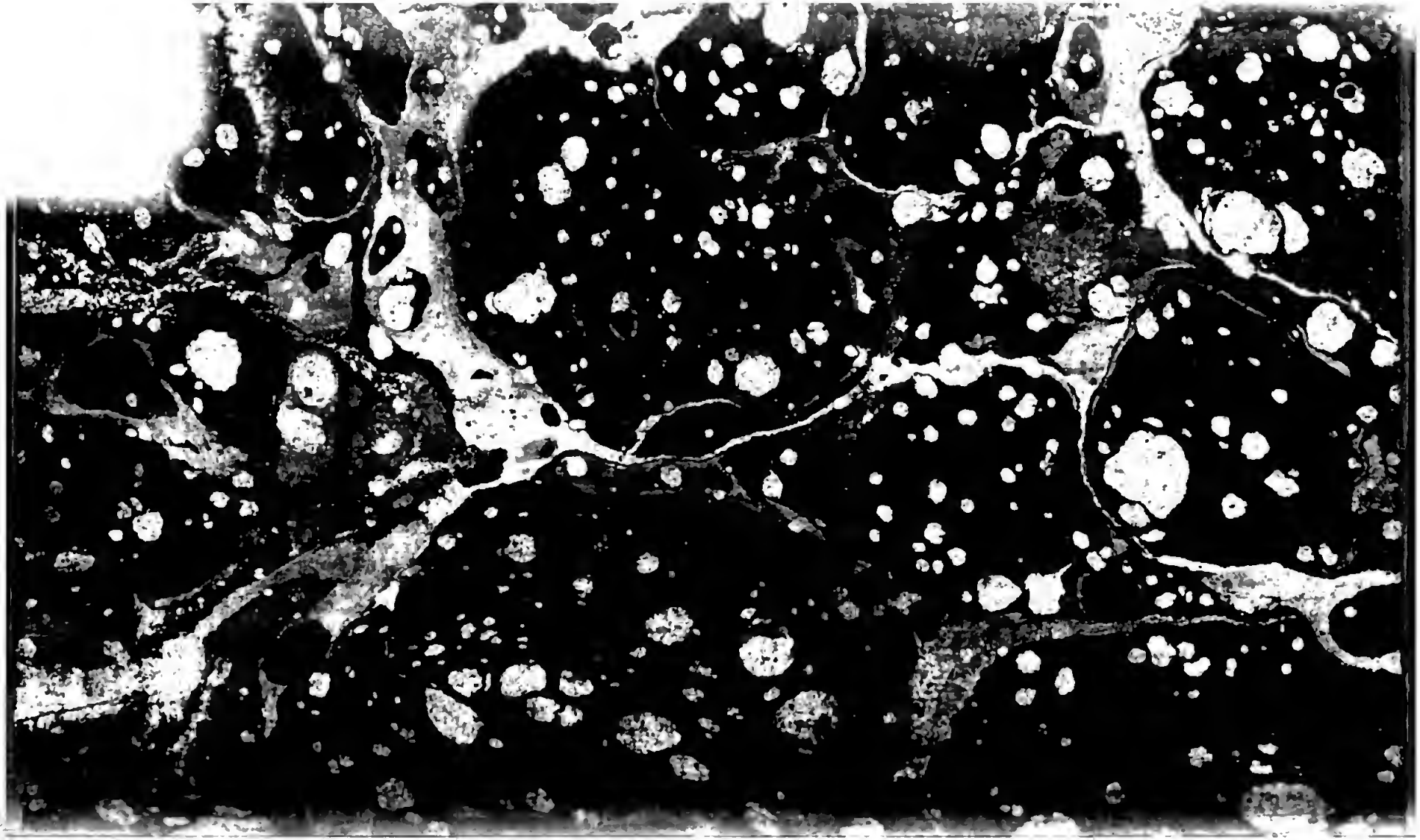
Les Phariſiens croyoient à la métempſycoſe; ils donnoient beaucoup à la fatalité, attribuant une grande influence aux aſtres, & ne croyant l'homme libre que par rapport aux actions de piété. Leur ſecte ſubſiſte encore parmi les Juifs; on les nomme communément *rabbiniſtes*.

Les Saducéens nioient l'exiſtence des anges & l'immortalité de l'ame. C'étoit une conſéquence qu'ils ne cruſſent pas à la réſurrection. Ils tomboient encore dans une autre erreur : ils diſoient que Dieu ne voit pas tout.

Les Eſſéniens étoient les plus religieux des Juifs. Ils mettoient leurs biens en commun, vivoient ſobrement, ſecouroient les pauvres, & obſervoient le ſabbat ſcrupuleuſement, ou même avec ſuperſtition. Ils penſoient ne devoir point aller au temple, de peur de ſe ſouiller en s'y trouvant avec les autres Juifs. Mais nous aurons occaſion de revenir à ces ſectes; & alors nous montrerons la ſource de leurs erreurs.

*Fin du Livre troiſième & du troiſième Volume.*

599643
SDN



BIBLIO
Sec. 3.
Est.
N°